

Femmes lunes

Enfant chéri que je sens pousser dans mon ventre. L'échéance approche. Je l'appréhende. Si seulement je pouvais te garder en moi, au chaud, au creux de mon être, blotti, recroquevillé, toi qui n'appartiens à cet instant qu'à moi seule, à l'abri de tout regard envieux. Appréhension de ne plus te sentir en moi. Appréhension de cette naissance.

La voie ferrée passe au Nord de l'immeuble. Quand passe le train, j'ai l'impression que c'est moi qui voyage. Mais où me conduit donc ce train ? Je suis entre deux pays, deux villes ou deux continents et le temps s'est un instant arrêté.

Lassitude soudaine... je m'endors.

Je me suis endormie.
Dans mon lit, dans ma chambre, dans ma maison.

Je me réveille.
Dans une grande chambre abricot aux trois lits vides. C'est comme une espèce d'emprisonnement où j'attends avec angoisse la sentence. J'occupe le lit placé près de la seule fenêtre de cette étrange cellule.
Chambre à la peinture écaillée et aux portes qui grincent.

Femmes en blouse blanche, femmes en peignoir. Toute une grâce circule dans le couloir central. Je ne peux sortir

de la chambre et j'aperçois de loin ce va-et-vient. Les unes sont pressées. Les autres non, marchant lentement. Pour elles, le cours du temps a changé. Main posée sur l'arrondi du bas ventre. Femmes sublimes qui détiennent le Monde en elles. Femmes Lunes.

Il n'y a pas à en douter : je suis dans une maternité.

Une femme vient d'entrer dans la chambre. Un homme en blouse blanche l'a amenée en fauteuil roulant. Sans doute pour éviter d'inutiles efforts supplémentaires.

Elle se prénomme Denise.

Denise est enceinte de sept mois. Elle a perdu les eaux ce matin. Elle est de ces femmes de Marseille qui ne mangent pas le jambon qu'on leur sert le soir. Elle est de ces femmes qui n'écoutent que leur conscience et ne se fondent que sur leur expérience qu'elles jugent plus riche et plus sûre que l'avis médical. Quand la sage femme lui dit de ne plus se lever, elle trouve mille raisons pour ne pas suivre son conseil et va uriner toutes les heures, descend à la cabine téléphonique, marche jusqu'à la salle d'attente pour fumer une cigarette. C'est son quatrième enfant, le premier d'un second mariage. Son problème, à elle, a toujours été la poche des eaux : le premier est né à six mois et se porte aujourd'hui à merveille, le second à sept mois... L'an dernier, elle en a perdu quand même un à quatre mois. Elle en parle comme d'un enfant qui serait mort en bas âge. Quand elle revient de ses promenades interdites, je sens le tabac que dégage encore son haleine.

On lui a placé le monitoring pour surveiller son enfant. Bruit d'un cheval au galop. Mais le cheval galope de façon trop

régulière, alors qu'il devrait accélérer et ralentir de temps à autre. A minuit, le gynécologue décide qu'il faut faire naître le petit par césarienne sous péridurale ; il ne supporterait pas un accouchement par voie naturelle, ni même une anesthésie générale.

Denise quitte la chambre pour accoucher. Accoucher, d'un prématuré.

Au réveil, je cherche Denise. Il n'y a pas de Denise. Il n'y a pas de chambre abricot aux trois lits vides. Pas de peinture écaillée. Pas de porte qui grince. Je suis chez moi, tout simplement. Ce n'était donc qu'un rêve. Un rêve ou un cauchemar. Un songe venu de cette appréhension que tu me quittes trop tôt.

Bouquet d'anémones sur le rebord de la fenêtre. Je suis bien dans ma propre chambre. Non dans cette étrange maternité. Les anémones sont arrivées en boutons fermés. On devine à peine leurs couleurs. Seras-tu encore en moi, enfant chéri, quand elles s'ouvriront ?

La journée s'est passée. Comme à l'ordinaire. Longue. Douce et tranquille. Tu t'es manifesté. Par quelques coups de pieds dans les côtes. Je t'aime. Tu es en moi et tu me fais du bien. Bonheur de t'avoir au creux de mes entrailles. Bonheur de la grossesse.

La nuit qui suit ce rêve étrange, je rêve encore. De cette même chambre abricot à la peinture écaillée. De cette même maternité. Rêve étrange qui me poursuit...

Cette nuit, c'est Pauline que je rencontre. Elle est pratiquement à terme. Belle femme équilibrée au ventre rond

et au sourire constant.

Elle s'est battue pendant près de sept ans pour avoir un enfant. Fécondation in vitro : dès que la nature le lui permet, on l'insémine. Quatre échecs déjà. Le jour où elle se présente pour une nouvelle fois, prête pour cette délicate manipulation, on lui apprend que deux des trois œufs fécondés ont péri : il a fait trop froid dans le réfrigérateur dans lequel on les conserve. Le troisième présente des anomalies de développement et les médecins l'inséminent sans lui avouer qu'il y a peu d'espoir. Quelques semaines plus tard, quand Pauline leur apprend qu'elle est enceinte, ils ont peine à le croire.

Sa présence est un véritable bonheur. Elle est calme, sereine et heureuse.

Issue d'une famille bourgeoise de Marseille. Elle nous raconte sa vie avec un petit accent : sa maison, son mari inquiet, son chien, son chat, son bonheur de vivre. Coupe au carré, cheveux châtain foncé, elle a des petits yeux pleins d'espoir et remplis déjà de la joie de recevoir cet enfant tant attendu. Elle est vêtue d'une robe de chambre satin aux larges roses. Pauline a surmonté trop d'épreuves pour s'inquiéter aujourd'hui du moindre incident. Elle est de nature optimiste. Elle ne peut que rencontrer le bonheur qu'elle porte au plus profond d'elle-même.

Pauline, véritable rayon de soleil. Rayon qui tourne et vient doucement se poser sur moi. Sur mon visage endormi. Sur ma paupière qui frissonne un instant. Surprise de tant de lumière, elle finit par s'ouvrir.

Le matin est là. Présence bleue. Lumière aveuglante. De mon lit, j'observe le ciel. Aujourd'hui, il fait du mistral. Le ciel est sans nuances : il est bleu, profondément bleu. Les goélands font miroir et me renvoient le soleil. Le vent rabat soudain le volet et plonge la chambre dans l'obscurité. Je me décide à me lever.

Aujourd'hui, échographie. Je vais te voir, mon amour. Dans un écran. Certes. Mais je vais te voir.

Le gel que m'applique le gynécologue sur le ventre est froid. Tu sursoutes.

Te voilà. Tu es si grand maintenant que tu ne peux entrer en entier dans le petit écran. Il m'explique. Tu bouges. Nous essayons de te suivre. Puis il m'annonce que tu as un petit abdomen pour ton âge. Tu es sans doute mal alimenté par le placenta. Il me dit que ce n'est rien. Ce n'est pas grave. Tout au plus tu naîtras quelques semaines plus tôt. C'est ce que je redoute. Je me sens si bien avec toi. Je ne veux pas te quitter tout de suite. Pas tout de suite.

Le soir est là. La nuit est là. Cela fait déjà quelques heures que nous nous sommes couchés. Mais le sommeil tarde à venir.

Je repense à ma journée. Il me semble entendre les paroles prononcées. Il me semble comprendre que je ne te nourris pas assez. Je culpabilise tout à coup. En moi, tu as cessé de bouger.

Je m'endors enfin.

Cheveux d'ébène, teint pâle, lèvres rouges, air fragile.

N'est-ce pas Blanche Neige qui vient tout juste d'entrer ? Nez un peu rouge, d'avoir pleuré sans doute. Cela n'ajoute qu'un peu d'émotion à ce charmant tableau.
Elle se prénomme Hélène.

Elle attend son troisième enfant. A chaque grossesse, le même problème : retard de croissance. Ses deux enfants sont nés avant terme et toujours de très petits poids. Si la mère ne peut nourrir l'enfant qu'elle porte dans son ventre, les médecins eux, tentent alors de le faire dans la couveuse. A voir la petite taille d'Hélène, son air fragile, son sourire édenté, je songe un instant qu'elle-même ayant des carences, elle ne peut décemment nourrir le fœtus qui grandit en elle.

Les vergetures, ces petites lignes blanches, se dessinent sur la peau, témoins de son travail intense. Elles apparaissent au cours de la grossesse sur le ventre, les hanches, parfois les seins. Le ventre d'Hélène est zébré de larges vergetures. Elles ne sont pas blanches, mais brunes. Chaque grossesse lui a marqué le ventre. En voilà les cicatrices. Hélène lit la rubrique nécrologique dans le journal. Elle perd ses dents à chaque grossesse et son corps est comme fouetté. Elle a durant ce moment si fabuleux qu'est la grossesse, qu'est l'enfantement, un étrange rapport avec la mort. À chaque naissance, cette femme qui fut sans doute belle, se rapproche vertigineusement de la tombe et ses joues qui se creusent font deviner un visage de vieille femme. Pourtant, elle n'a que vingt-quatre ans.

Je me réveille épuisée.
Drôles de journées. Je te sens en moi et cette envie folle que tu as de vouloir montrer le bout de ton nez. Attente infinie qui n'en finit plus.

Je me languis de te voir. Et en même temps, je redoute de devoir me séparer de toi.
Désir de toi, petit ange. Peut-être ai-je de la chance de te vivre en moi ? Peut-être as-tu de la chance d'être déjà ainsi aimé ?
Peut-être... Je m'endors.

Cœur de nuit. Porte que l'on ouvre avec brutalité. Fauteuil roulant que l'on introduit dans la chambre endormie. Dans la pénombre de mon sommeil, je vois une femme d'un certain âge recroquevillée sur elle-même : l'angoisse sans doute. Elle ne fait pas de bruit et se couche tout habillée sur le lit. Malgré le silence qui est retombé, je ne peux me rendormir. Je la sens immobilisée par la peur.

Au matin, elle dort toujours. Ici, personne ne sait qu'elle est là : elle est enfin à l'abri.
Elle peut se détendre et se reposer. Elle s'appelle Zorha.
Au petit déjeuner, elle a faim. Beaucoup plus jeune que je ne l'avais imaginé. On ne le remarque pas à son visage qu'elle cache craintivement sous des cheveux mal coiffés, mais à la fraîcheur de ses jambes, bien qu'abîmées d'hématomes. Les aides-soignantes lui ont donné de quoi se laver, car elle n'a rien amené avec elle dans la nuit et doit avoir besoin d'un peu de propreté.
Elle est enceinte d'à peine quatre mois. Envoyée à la maternité par la gendarmerie, chez qui elle est allée porter plainte parce que son mari l'avait battue. «Et il était même pas saoul ce soir-là», a-t-elle ajouté. Précision lourde de sous-entendus. Le fœtus n'a apparemment pas souffert des coups. Les médecins lui conseillent toutefois de rester un peu. Le temps de se remettre. De réfléchir à

la séparation. De parler à l'assistante sociale.

Mariée depuis trois ans. Depuis trois ans son mari la roue de coups. Son enfant de vingt mois a été placé dès la naissance dans ce que l'on appelle une «pouponnière», sorte de foyer d'accueil de tous les enfants susceptibles d'être maltraités dans leur famille. Enfants à demi abandonnés. Enfants malheureux. Malheureux de naissance. Si Zorha persiste à rester aux cotés de cet époux, l'enfant qu'elle porte aujourd'hui lui sera inévitablement retiré dès la naissance. Comme le premier.

Elle porte une chemise courte prêtée par la maternité, une chemise que l'on donne aux femmes qui accouchent. Ouverte dans le dos, Zorha la maintient gauchement d'une main pudique. Elle se déplace en silence, dort en silence. Elle doit récupérer de ces si nombreuses nuits sans sommeil, terrifiée par le prochain coup qui s'abattra inévitablement sur elle.

Après quelques heures de repos, quelques conseils donnés qu'elle n'écoute pas, Zorha part. En silence.

Je ne peux croire qu'elle ne reviendra pas. Elle est sans doute sortie faire un tour au grand air. Quand la nuit tombe, il faut se rendre à l'évidence : Zorha est bel et bien partie. Elle a fui. Dans le service on parle de «l'évadée». Connaîtra-t-elle son enfant ?

Je me réveille soudain, les yeux gonflés de larmes. Impossible de me rendormir. Les nuages blancs et cotonneux défilent dans un ciel parfaitement bleu. De compter ces moutons qui passent devant moi et qui paraissent si proches ne suffit pas à apaiser les angoisses qui m'ont envahie. Au petit matin, je m'endors, vaincue par la fatigue.

Une sage femme vient de rentrer dans la chambre et

pousse un porte-perfusion. Munie de sa fourche étrange, elle fait un tour dans la chambre sans raison apparente et sort comme elle était rentrée.

Hallucination ou ai-je bien vu la déesse des mers, la déesse des eau amniotiques ?

Le jour est tombé avec le vent. J'ai laissé les volets ouverts. Quel bonheur de dormir sous la nuit. Nuit noire. Nuit généreuse. Nuit sereine et magique.

Noire, généreuse, sereine et magique comme Chadlia, qui vient tout juste de rentrer triomphante dans la chambre abricot. Jeune femme d'une beauté remarquable. Elle a le visage et les attitudes des belles femmes d'Afrique.

Belle, mais fort peu loquace. C'est à ses conversations avec ses proches que je comprends qui elle est. Et d'où elle vient.

Elle est arrivée à la maternité sans effets personnels. Un ami les lui porte. Il est noir comme de l'ébène et elle paraît presque pâle à ses côtés. Ils parlent toujours doucement, soucieux que leur conversation ne nous parvienne pas. Chadlia parle en chuchotant.

Elle boude les plateaux repas de la maternité. Son ami arrive avec une boîte à gâteau. Elle l'ouvre méticuleusement. Une odeur de pâtisserie emplit rapidement la chambre. La boîte renferme quatre religieuses au chocolat, qu'elle se met aussitôt à manger avec appétit et gourmandise.

Magnifique quarteronne. A la fois, comorienne, malienne et française.

Chadlia est d'un optimisme déconcertant.

Le père du futur enfant est un «noir blanc», comme elle dit, un sénégalais. Il a vingt ans et la quitte en apprenant qu'elle est enceinte, «pour réfléchir», prétend-il. «C'est mieux ainsi», ajoute-t-elle. Elle-même n'a pas désiré cet enfant. Mais elle l'a gardé. Chadlia est contre l'avortement.

Pour la suite, elle ne se fait pas de souci : elle trouvera bien un endroit où loger et élever son enfant. Elle cherchera du travail.

L'avenir ne lui fait pas peur. Chadlia est de ces tempéraments que les détours de la vie n'effraient pas. Et la vie, elle l'a devant elle : Chadlia a à peine seize ans.

Monde délicieux de femmes où les ventres sont ronds, la démarche lente et le port digne d'une reine. Maison où les patientes sont femmes, les aides-soignantes sont femmes, les femmes de ménage sont femmes, les sages-femmes sont femmes.

La nuit passée a été profitable. Je me sens en pleine forme. Ce matin, je range l'appartement. C'est midi. Je cuisine. Petits plats dans les grands. Pour toi et moi. Nous deux en un. Un peu de vin. Un peu seulement. Il fait bon. Il fait chaud. Le canapé baigne dans la lumière. Je m'y installe. Bien-être. Avec cette fabuleuse lumière, je ne risque pas de m'endormir. Et pourtant. Le bon repas. Le peu de vin aussi peut-être. Je dodeline de la tête. Tu dodelines dans mon ventre.

Mes paupières se ferment un instant. Derrière, la lumière du soleil.

Une ombre passe. Silence. Une femme passe. Elle dit s'appeler Farah. Marocaine. En blanc crème. Elle paraît limpide. Elle attend son premier enfant. Farah ne parle pas, elle chuchote. Je suis obligée de tendre

l'oreille pour comprendre ce qu'elle veut me dire. Elle est d'une rare discrétion et d'une douceur extrême.

Femme faite de grâce.

Farah ne reste pas longtemps. Passage éphémère et délicat.

Lumière à nouveau. Mes paupières s'ouvrent. Je me suis, l'espace d'un instant, assoupie.

Sur le rebord de la fenêtre, il y a toujours mon bouquet de fleurs. Elles ont à peine changé. Quelques fruits, conservés par le mince filet d'air qui filtre sous la fenêtre, attendent. Ils attendent comme moi. A côté, repose la couverture bleu marine bordée de rouge que j'ai tricotée. Je ne sais pourquoi, je trouve de la poésie à ce singulier tableau. Il me réjouit.

Petit homme qui bouge en moi. Ton prénom est choisi. Remplie d'un immense respect pour toi, je le chuchote tout bas. C'est notre secret d'aujourd'hui. Il appartient à toi de le crier au monde entier demain.

Le sommeil s'est glissé dans mon corps, comme ce doute s'est glissé dans mon esprit : et s'ils s'étaient trompés ? Et si tu n'étais pas un petit homme, mais une petite femme ?

Femme... Femme admirable. Femme beur de trente-deux ans, Aïma est naturelle. Intelligente, responsable et étonnamment intègre, Aïma me comble d'admiration.

Aïma a décidé un soir de «ne plus faire attention». Inconscience ou désir caché d'enfant. Aïma ne tarde pas à tomber enceinte. «Le plus dur, me confie-t-elle, ce fut de l'annoncer à mon ami». Il est responsable d'un centre de vacances et encadre des enfants.

Mais cette grossesse, il est contre. Aïma veut garder cet enfant. C'est se résigner à se séparer de son ami. Elle cherche asile auprès de ses amis et de sa famille. A cinq mois de grossesse, elle retourne voir son ami : peut-être a-t-il réfléchi ? Peut-être a-t-il mûri ? Peut-être a-t-il changé d'avis ?

Il n'en est rien.

La voilà maintenant dans un lit d'hôpital à souffrir comme jamais elle ne l'aurait imaginé. Elle voulait une fille, elle attend un garçon. Il s'appellera Alban.

Une jeune femme longue et maigre se penche sur mon lit pour prendre mon pouls. Comme toutes les sages-femmes, elle est habillée d'une blouse blanche boutonnée sur le devant. Dans ce mouvement, la blouse révèle un instant ses sous-vêtements. Lingerie fine, tu nous feras tourner la tête. Cette petite culotte en dentelles, très échancrée et portée haut sur ses hanches menues est surprenante.

Ses doigts sont froids sur mon poignet. Je frissonne. Et me réveille. Minou est là. Il me lèche tendrement le poignet de sa langue humide et râpeuse. Ce dernier rêve m'étonne. Enceinte, je suis également femme. Comme cette sage-femme longue et maigre. Femme à part entière. Je l'avais oublié.

Échographie encore. Ton abdomen a repris une taille normale. Maintenant, c'est la tête qui est en dehors de l'abaque. De petite taille. «N'ayez crainte», me dit-on. «Cela n'est peut-être rien du tout». Merci. Pour cette angoisse inutile.

Le soir venu, c'est inquiète que je m'apprête à glisser dans le sommeil.

Petite, trapue, brune, les mains qui s'agitent autour d'elle dès qu'elle ouvre la bouche, un accent et un parler marseillais de souche. Elle est pourtant à moitié afghane, mais elle est née et a grandi à Marseille.

Géraldine a divorcé depuis un peu plus d'un an. De son premier mariage, elle a deux fils : Eliot et Steven. Géraldine aime les prénoms américains.

Avant ses deux garçons, elle a connu deux grossesses. Elle me raconte. La première se termine en une fausse couche à trois mois. La seconde semble bien se passer. Mais à six mois de gestation, le gynécologue qui la suit lui annonce que la petite fille qu'elle sent vivre en elle depuis plusieurs mois déjà, est microcéphale. Un avortement s'impose. L'accouchement est déclenché avec toutes les douleurs qui l'accompagnent. Au moment de l'expulsion, elle est endormie quelques minutes, afin qu'elle ne voie pas l'enfant qu'on fait aussitôt disparaître. Géraldine a accouché comme une autre femme, mais elle n'a pas d'enfant à ses côtés. Elle met beaucoup de temps à s'en remettre. Elle ne l'oubliera jamais. J'admire son courage.

Un an après la naissance de son deuxième garçon, son mari la quitte pour une grande brune vulgaire.

Aujourd'hui, elle attend un enfant de son nouveau compagnon. Il est grand avec des yeux d'écureuil, fier, et porte sur son visage la moustache du parfait représentant de machines à coudre.

Géraldine a la tête sur les épaules, le rire facile. Elle sourit et son visage enfantin s'illumine. Les problèmes, les soucis, les rancœurs et les angoisses, elle les cache au plus profond d'elle-même.

La nuit, Géraldine pleure. De ces pleurs silencieux et douloureux.

Géraldine ne rate pas un seul jeu télévisé le midi, connaît tous les feuilletons américains de l'après-midi et regarde volontiers les émissions de variété que la télévision peut offrir.

Quand elle parle, les doigts rassemblés, sa main a un mouvement lourd, avec un rythme qui ponctue des phrases typiques, bien à elle : «va prendre ta douche, parce qu'après c'est nous qu'on va vouloir aller dans la salle de bain», «Combien de temps j'en ai ici», ou encore : «tu m'as rêvée», «demandes-y, té», «on te cherche toujours à toi» et autres.

Rêve évaporé. Sommeil évanescent. Je m'interroge sur ces rêves singuliers, témoins de mes plus sourdes angoisses.

J'ai grossi ce dernier mois. Trop, me dit-on. Je regarde l'image que me renvoie le miroir. Je ne suis pas grosse. Je suis tout simplement ronde. Mon ventre généreux, rempli de toi, est en totale harmonie avec ces seins un peu lourds, ces hanches pleines, ces joues riches où se perdent des fossettes devenues timides.

Je m'endors. Cette image dans la tête. Moi, ronde. Ronde et souriante.

Elle est arrivée.

Imposante avec ses 104 Kg.

Adorable, fondante de gentillesse. Gaie, souriante, aimable. Elle ne manque jamais de remercier l'employée de la maison avec frénésie, même si cette dernière vient de lui faire passer un sale quart d'heure.

Sur son bras droit, je vois apparaître un tatouage. Je relève la manche de sa chemise. «C'est mon premier mari qui m'a tatoué la croix du bonheur avec son initiale à l'intérieur». Au-dessus de la croix, il y a le soleil. «Il avait commencé à me le faire en couleur, mais j'ai rapidement attrapé la fièvre, alors on a tout arrêté». Un peu plus tard, je découvre un autre tatouage sur l'annulaire gauche et comprends en contemplant plus attentivement son joli visage, que ce que je croyais être un grain de beauté sur sa pommette droite, juste au-dessous de l'œil, est une mouche également tatouée. Pour oublier son premier compagnon, elle a fait enlever son nom tatoué sur le bras droit : «au laser, on m'avait dit que cela faisait rien». Aujourd'hui, à la place du tatouage, il y a une grosse cicatrice.

Après un premier mariage, Henriette tombe amoureuse. Il est marocain. Elle habite alors la Bourgogne. Elle part pour Marseille. Pendant cinq ans, elle fait Marseille-Rabat pour retrouver l'homme pour qui elle a tout quitté. Puis c'est la naissance de Cheryl et le mariage. Enfin en situation régulière, l'homme de sa vie vient à Marseille, pour la quitter quelques semaines plus tard. Déprime.

Elle rencontre, peu de temps après, celui qu'elle appelle aujourd'hui son «fiancé», un tunisien adorable.

Son fiancé est entré dans la chambre comme un prince. Il lui amène des cadeaux : un nécessaire de toilette rose flambant neuf, du parfum et des sous-vêtements. Il a failli prendre une petite taille, puis, au dernier moment, s'es ravisé en pensant que cela lui serait peut-être trop petit. «Je n'ai quand même pas une taille de guêpe !» dit-elle en riant.

Amar, son fiancé, lui téléphone tous les jours et vient la voir quand son travail le lui permet. «il est marchand de tapis» aime à dire Henriette avec un sourire qui plisse son nez en trompette. Il a un poste de responsabilité dans un magasin de tapis à Castellane. Il passe tous les jours au studio, pour nourrir la chatte et faire un brin de ménage. Ce matin, il a pris Titi, le poisson rouge et a traversé la ville avec l'aquarium pour se rendre à son travail. Dans le métro, un homme l'a bousculé et Titi a manqué de peu de tomber du bocal.

Il fait beau et Titi est entre de bonnes mains. Henriette prend une douche, se maquille les yeux, se met du rouge à lèvres. Puis elle s'asperge généreusement de «Arme Absolue», le parfum fatal que lui a offert son fiancé.

Si simple et si enjouée. Il suffit de la regarder, ses yeux pétillants, son sourire, ses formes abondantes et généreuses, pour être aussitôt rempli d'un immense bonheur de vivre. Fabuleuse Henriette.

Un très bel homme est rentré dans la chambre. Il est marocain. Émotion d'Henriette. «C'est le papa de Cheryl» précise-t-elle, son ex-mari. Il semble discret et très doux. Il ne répond en rien à la description qu'elle nous en a faite. «C'est parce qu'il a un double visage» nous rétorque-t-elle. Ma plus

grande surprise est quand elle me le présente : «voici Amar !». Amar, comme son actuel fiancé.

La sage-femme a toujours un peu mal à localiser le fœtus dans ce ventre si large. Il faut pourtant écouter le cœur de ce petit garçon. «C'est qu'il fait des pirouettes, mon monsieur ! C'est qu'il a de la place !» déclare avec fierté et bonheur Henriette. Ce «monsieur» qu'elle aime déjà si tendrement est sans doute le fils d'Amar. Oui, mais lequel ? A cette question, Henriette nous avoue avec un petit rire gêné, qu'elle même ne sait répondre. L'avenir le lui dévoilera peut-être.

Mouvements délicieux au cœur de mes entrailles. Un enfant bouge, y dort, y tête son pouce. Fabuleux moment que celui de la grossesse.

Réveil, le bonheur aux lèvres.

«Drôle de drame» ce soir au petit écran. Duo irrésistible de Louis Jouvet et Michel Simon. Je me régale. Toi aussi mon petit ange. Tu n'as pas cessé de gesticuler.

Moral : mi-figue, mi-raisin.

Je m'endors. Facilement.

Yamina est arrivée à la maternité parce qu'elle a le col ouvert. Mais elle n'a pas compris ce que cela signifiait. A peine entrée dans la chambre, elle ressort aussitôt pour aller chercher des affaires chez elle : «Si on me cherche, tu diras que je suis juste allée téléphoner», me dit-elle avec un clin d'œil complice en refermant la porte. Au bout de près de deux heures d'absence, la sage-femme n'est pas dupe et a compris que Yamina est bel et bien sortie de la maternité. A son retour, elle se fait

réprimander : «Si vous aviez accouché, il n'aurait fallu vous en prendre qu'à vous !».

«Je suis venue à la maternité, comme ça, parce que cela faisait plusieurs jours que je ne sentais plus trop le bébé bouger». Quelques examens permettent de vérifier que l'enfant est bien portant. Depuis qu'elle est hospitalisée, les mouvements dans son ventre se font à nouveau ressentir.

Yamina est musulmane. Après plusieurs heures de bavardages, elle m'apprend qu'elle n'est pas vraiment pratiquante. Elle suit cependant le ramadan qui a débuté la semaine dernière. Je souris : si le bébé ne faisait plus ses bonds habituels, c'était sans aucun doute dû au jeûne que s'imposait la mère. Mais Yamina est trop naïve pour avoir fait le rapprochement elle-même.

Yamina est d'origine algérienne. Elle vit d'abord à Paris avec ses frères et son père, séparés de sa mère depuis plusieurs années. Puis elle quitte le foyer familial pour des raisons obscures. Je ne crois pas à ses histoires abracadabrantes, ou alors je sous-estime sa naïveté. Elle arrive à Marseille chez sa tante. Un an plus tard, elle la soupçonne de raconter qu'elle a des mœurs bien légères. «Elle est bizarre ma tante, tu sais». Pour Yamina, quiconque n'entre pas dans son schéma de pensée devient «bizarre». C'est ainsi que son mari est «bizarre», son père est «bizarre». L'affront de sa tante la décide à épouser l'artisan boulanger tunisien qu'elle fréquente alors et un an plus tard elle est enceinte.

Nous parlons à bâton rompu, d'un peu de tout et de rien. Je découvre peu à peu la généalogie de sa famille. Sa grand-mère a été mariée, de force, à l'âge de treize ans à un quinquagénaire,

son grand-père, mort l'année dernière à cent quatre ans. Ils ont de ce mariage dix enfants, rescapés de vingt grossesses. Yamina m'assure qu'autrefois, nous étions de meilleure constitution qu'aujourd'hui. Je suis trop abasourdie par cette longévité et surtout par cette étonnante faculté de procréer, pour remettre en cause son point de vue.

Voilà maintenant des mois et des mois que je t'attends. J'étais confiante. Je m'aperçois que cela n'était qu'apparence. Mon ventre s'arrondit de jour en jour. L'échéance approche et l'angoisse grandit. Et si tu ne voulais pas voir le monde ? Et si tu décidais de rester en moi ?

La nuit est là. Présente. Imposante. Le sommeil me gagne. Je m'endors sans que tu ne m'aies répondu.

Angeline. Sa fraîcheur me fait l'effet d'une délivrance. Cadette d'une famille de huit enfants, elle a un fils qu'elle a appelé Mathieu, âgé de cinq ans, et vit avec sa mère. Elle est enceinte de huit mois. Le père de cet enfant est comorien. Il est absent. Il est retourné, il y a maintenant deux ans, dans les îles. Il est aussi le père du petit Mathieu. Angeline ne l'a pas suivi. Cette situation semble la satisfaire. Mais Angeline est allée aux Comores l'année dernière. Non qu'elle veuille revoir son mari, mais parce qu'elle désirait un second enfant.

Angeline me fait penser à ces immenses mantes religieuses qui au repos semblent des insectes communs, mais qui, une fois debouts, se déploient et vous effraient par leur taille. Elle mesure 1m 85.

Les gynécologues ont prévu de déclencher son accouchement demain. Elle est en retard d'une semaine.

Les contractions commencent quelques heures après son arrivée dans la chambre abricot. Elle s'est installée en me racontant tout ça. Puis elle s'est tue. Les contractions semblent l'avoir rendue silencieuse. Angeline souffre, mais n'ose crier. Pour ne pas me déranger sans doute. Il y a une telle tension dans la pièce, qu'il m'est impossible d'en faire abstraction. La tension finit par me gagner. Je crois ressentir à mon tour des contractions. Régulières. Répétées. J'ai soudain peur.

Je me réveille, en nage, la main sur mon ventre tendu. Je ne rêve plus. Les contractions sont réelles. Ton heure est donc arrivée, enfant chéri. A très bientôt. Nous étions un. Nous allons être deux. Courage à toi aussi.

Témoignages

Voilà maintenant quelques jours déjà que tu es à côté de moi, dans ce berceau en plastique transparent, recouvert d'une couverture rose en matière synthétique.

Ces rêves étranges qui ont occupé nos dernières nuits ont disparu.

Je suis maintenant, avec toi, dans cette maternité. Dans cette chambre abricot. Mais il n'y a point de compagne pour venir nous distraire.

Nous sommes seuls.

Nous ne pouvions rêver mieux pour commencer ta toute nouvelle vie.

Violaine Warin

Je m'appelle Ferhi Ouiza. Je suis née au mois de mars 1963. Je suis mère de trois beaux enfants. Depuis 1981, je suis infirmière. Mariée à l'âge de vingt ans, veuve à trente ans, mon bonheur est d'apaiser la

douleur des autres.

Je ne sais pas encore écrire comme je le souhaite.

Écrire pour moi reste tout de même un besoin profond. Ce n'est pas juste une envie ou une fixation. Cela a commencé durant mon adolescence. J'ai commencé par écrire de petits poèmes. J'avais vite compris que c'était ma bouée de sauvetage.

Écrire des mots sur une feuille blanche était important pour ne pas sombrer.

Oui, c'est ainsi que je me suis évité de devenir folle. ça m'a permis de tenir bon.

À l'âge de quinze ans, en cachette de mon père (qui détruisait tout ce qui est lecture et écriture), sous l'éclairage d'une bougie, avec une feuille, un crayon, dans mon lit, sans bruit, j'extériorisais mes souffrances...

Je ressentais un tel apaisement, à en avoir des larmes aux yeux.

Le jour, où plutôt la nuit, où j'ai ressenti ce soulagement, j'ai compris que j'avais trouvé mon confident, ma thérapie.

L'écriture... C'était comme un enchantement.

Mon arc-en-ciel à moi

*A toutes les filles et femmes
qui n'ont pas eu la chance de s'instruire.*

*À toutes les femmes
qui œuvrent
afin que la femme
retrouve ses droits
comme une citoyenne
à part entière.*

J'avais pourtant juré quelque part au fond de moi de ne rien écrire sur cette période de ma vie avant d'avoir un meilleur vocabulaire. Ces moments étaient tellement douloureux, intensément douloureux, que de simples mots ne me semblent

pas suffire pour rapporter avec exactitude ce que j'ai enduré durant cette époque. Je n'aurais pas voulu raconter cela à la légère car, jusqu'à présent, dès que je fais allusion, seulement allusion à cette époque, c'est comme si je remuais le couteau dans la plaie.

Je me suis rendue compte que c'était le seul rêve que j'ai eu à réaliser, ou plutôt, qu'aussi grands soient les autres rêves, celui-ci, celui de m'instruire, était et reste le plus grand pour moi.

Je ne sais pas si ce que je vais vous raconter vous intéressera. Ce n'est pourtant pas pour vous ennuyer que je le fais. Mon souci le plus profond est de trouver les mots justes pour vous faire comprendre ou vous faire sentir la souffrance de ce que j'avais vécu à un âge où, adolescente, j'avais plutôt besoin de compréhension et d'affection.

Je me souviens comme si cela datait d'hier du jour où mon père a décidé, très fier de lui, de m'annoncer «la bonne nouvelle». Cette voix que je hais. Cette voix qui avait le don de n'annoncer que de mauvaises nouvelles. Cette voix qui ne prononçait que des mots durs, des mots qui blessent, des mots qui marquent pour la vie. Oui, je ne risque pas d'oublier cette période. Elle me poursuit encore.

C'était un mercredi soir du mois de septembre, la veille de la rentrée scolaire. Comme toutes les veilles de rentrée scolaire, c'était la fête pour moi. J'adorais aller à l'école, je détestais les vacances. Si j'avais eu le choix, je n'aurais jamais pris un seul jour de vacances. Aucune fille de ma classe ne comprenait ma joie extrême d'être en classe pour apprendre. Un tel enthousiasme leur était méconnu.

Connaissant très bien le bonheur dans lequel je baignais de reprendre le lendemain les cours, la classe, les livres, mon père attendait le meilleur moment pour tout me gâcher. Fier de son pouvoir, que personne ne peut ébranler, il me crie : «Si jamais tu t'es préparée ainsi pour aller à l'école, détrompe-toi. Saches que tu n'iras nulle part. Tu ne mettras jamais plus les pieds à l'école». Le souffle coupé, j'ai eu l'impression d'entendre le bruit d'une guillotine. Cette phrase reste inoubliable. L'effet de cette sentence dans mon cœur reste le même. Oui, la même douleur est là, jusqu'à présent.

Cette phrase qui a mis fin à ma joie profonde et intense que j'avais peur d'exprimer. Cette phrase qui a mis fin à mes espoirs secrets. Cette nuit, c'était comme un rideau noir m'interdisant de voir la lumière.

C'était un verdict. Un verdict décidé et prononcé par une bouche hideuse, avec une telle jouissance. A croire que cet homme n'est pas mon père. Je reste très marquée par cette période. Cette période de pleine angoisse, d'étouffement, de larmes silencieuses, de sanglots étranglés, de révolte, d'impuissance devant le pouvoir paternel. C'était comme fini pour moi. Comme s'il n'y avait plus possibilité d'espérer, de rêver. C'était comme s'il avait effacé les couleurs de mon arc-en-ciel à moi — que j'avais dans ma petite tête — cet arc-en-ciel qui m'aidait à supporter les corvées et les injures de chaque jour.

Aujourd'hui, je suis bien loin de tout cela. Oui, dans le temps, je suis loin de cette période. Mais c'est une période qui m'habite, qui ne me quitte pas.

Souvent, un sentiment (ou plutôt le sentiment, car je le connais) de tristesse m'envahit. Sans m'en rendre compte, cette tristesse remonte en surface, ravivant les douleurs d'autrefois.

Pourtant Dieu seul sait à quel point ma vie est bien meilleure qu'autrefois. C'était en 1978. Ce dont j'avais si peur venait d'arriver. Le vieux n'avait pas oublié que sa fille allait à l'école. Tous les efforts que je faisais pour qu'il ne me remarque pas étaient vains. J'ai eu beau essayer de disparaître de sa vue. J'ai eu beau baisser la voix pour qu'il ne m'entende pas...

Rien à faire. C'était une fixation.

Un jour où je faisais la vaisselle, il était rentré du travail. Ma mère lui a servi son café noir comme d'habitude. Je ne pouvais pas quitter les lieux avant de finir de laver la vaisselle. J'aurais pourtant voulu le faire afin de ne pas lui donner l'occasion de me mesurer de ses yeux. Je transpirais tellement j'avais peur de ce qu'il pourrait prononcer. La bouche sèche, je priais de toute mon âme qu'il soit préoccupé par autre chose que par ma taille. C'était comme si c'était un péché de grandir, d'avoir une poitrine. Je mettais pourtant une large robe de ma mère pour ne pas laisser deviner mes formes.

Ce n'était pourtant pas de ma faute si je grandissais. Ce n'était pas de ma faute si j'étais une fille. Ce n'était pas de ma faute. J'aurais bien voulu être un garçon. Mes frères étaient le plus souvent dehors, loin ou plus ou moins loin de ses reproches. Je les enviais car, quels que soient leurs problèmes, ils étaient très loin de vivre les miens.

Ce jour-là, je ne sais pas pourquoi, sans aucune raison valable, il a juré que je n'irais pas à l'école pendant une semaine.

J'ai eu beau pleurer, rien n'a changé. Insensible comme il est, il a refait cela plusieurs fois.

Mais ce mercredi-là, c'était un verdict beaucoup plus sérieux, c'était sans révision. C'était une condamnation à perpétuité.

Le vieux était très heureux de mettre son pouvoir en

œuvre. Il répétait à mes deux frères aînés qui essayaient vainement de lui faire changer de décision. «C'est ma fille, j'en ferai ce que je veux. Quand vous aurez vos filles, vous en ferez ce que vous voudrez.»

Fasciste. C'était un vrai fasciste.

Mes pauvres frères étaient impuissants et ne pouvaient rien y changer. Ni ce jour-là, ni après.

Ma mère était comme absente. Elle n'avait aucun droit. Elle souhaitait bien que je vive mieux qu'elle, mais elle n'avait aucun pouvoir pour m'aider. Mon père la terrorisait. Elle n'avait ni famille protectrice, ni travail, ni instruction. Il n'était donc pas sorcier de comprendre le but de la décision.

Ce père que j'aurais bien voulu choisir, ma mère elle-même n'avait pas eu la possibilité de le faire. Cet homme a enfermé ma pauvre mère à clef durant des années. Il n'ouvrait qu'à son retour du travail. Qu'il y ait le feu ou une autre catastrophe, il s'en moquait.

J'ai toujours compris que je ne devais compter que sur moi-même. Si je voulais changer les choses, si je ne voulais pas vivre le même sort que ma mère, si je refusais de me soumettre à toutes ces lois et traditions injustes et humiliantes, je devais me préparer à un long combat avec beaucoup de persévérance, de patience et de ténacité.

Il était donc très clair dans la petite tête de cette fille que j'étais (treize ans) que l'instruction était l'arme redoutable, l'arme indispensable pour mener une vie meilleure.

Dans ce grenier en bois où je dormais avec mes petits frères, le toit semblait descendre et m'écraser, tellement le poids de la nouvelle était pénible pour moi.

Je n'ai pas pu dormir cette nuit-là. J'ai pleuré, la tête sous la couverture pour qu'il ne m'entende pas.

J'ai passé cette nuit et tant d'autres à pleurer dans le

silence étouffant mes sanglots. Car si jamais il avait découvert mes larmes, j'aurais eu droit au sermon habituel. «Tu oses pleurer ! qu'est-ce qui te manque ? tu manges, tu dors...» Et même aux coups.

Malgré tout, j'ai essayé de résister. Mes larmes servaient à calmer ma douleur ou plutôt à décompresser. Mais les choses étaient claires dans ma tête.

J'ai commencé tout d'abord à m'évader de la maison pour aller à l'école juste après son départ pour le travail. Ce n'était pas possible de cacher cela bien longtemps, car il rentrait toujours avant moi. Je recevais ma dose de correction. C'était sa manière de me faire comprendre.

Si je n'ai pas continué après les dix premiers jours, c'est parce que ma mère et mes frères, ne pouvant plus supporter ce que j'endurais, ne sachant quoi faire pour m'aider, avaient insisté pour que j'arrête cette folie.

Ma mère n'arrêtait pas de me répéter ce que les voisins diraient de moi en entendant chaque soir les cris de mon père. Les voisins penseraient que je suis une fille à problèmes.

Les voisins, parlons-en des voisins, ils n'ont que cela à faire : des commérages. Ils traînent leurs oreilles partout, ils se mêlent des affaires des autres. Mais jamais ils n'essayent de réaliser de bonnes actions. Jamais ils n'ont essayé de venir à mon aide. Les on-dit, il n'y a que cela qui compte. J'étais tellement sûre de ma cause que je n'y pensais pas. Je répondais à ma mère que la voisine dont elle se préoccupe aurait bien pu nous offrir quelque chose à manger pendant les périodes où notre père nous coupait les vivres...

A cela, ma mère ne répondait pas et continuait les corvées de tous les jours. Et moi, très naïve, je pensais qu'en expliquant

mon désespoir à mes professeurs, ils se manifesteraient pour me venir en aide. J'ai tellement attendu sans aucun secours ni d'eux ni d'une autre personne que j'en voulais au monde entier.

J'en voulais aux responsables de mon école de ne pas chercher après moi. Désormais, la loi de ce vieux fasciste était la plus forte !

Jours et nuits, mes larmes ne tarissaient pas. Il était clair que j'inquiétais beaucoup ma mère. Son silence, son regard en disaient long.

Ma mère et moi n'avons pas l'habitude de nous confier. Dès que j'essayais de parler avec elle, c'était pour finir par crier. Car au fond, je lui en voulais pour sa résignation. Mon impuissance devant les faits me rendait malade, mais elle me donnait plus la force de m'armer de volonté et de patience pour ne pas céder. Je me demande d'où venait la force de résister et de m'opposer à ce régime paternel

Si mon rêve d'aller à l'université, de me cultiver, je n'y avais pas droit, le reste m'importait très peu. Si ce qu'il y a de plus cher m'avait été volé, le reste n'avait pas de valeur à mes yeux, quitte à mourir sous les coups de ceinture quotidiens de ce vieux qui est mon père. Une vraie frustration.

Je n'ai jamais rien demandé. Je me faisais toute petite. Le silence était le signe de mon impuissance et non pas celui de mon consentement. J'ai accepté depuis toujours d'être humiliée par les copines de classe à cause des robes et des chaussures que mon père ordonnait que je mette. Je me suis entendue avec moi-même : «Si ce n'est que ça, je préfère subir l'humiliation dans l'école plutôt que de provoquer sa colère. Sous la colère, il décidera automatiquement ma perte, c'est-à-dire plus d'école.»

J'ai eu beau faire attention, ma prudence n'a pas servi à changer le cours des choses. Ayant passé la première période à pleurer, à chanter des chansons tristes, à ouvrir la porte pour regarder ces filles, cartable à la main, sur le chemin de l'école, à penser à cette chance qu'elles avaient d'apprendre de nouvelles choses, à ma malchance, à l'impossibilité de les rejoindre, au rêve anéanti de rentrer à l'université, les larmes chaudes me brûlaient les joues. Je sursautais à la voix de ma mère me criant de fermer la porte avant qu'il nous surprenne et nous frappe toutes les deux.

Sans dire un mot, j'obéissais à ma mère en pensant très fort au fond de moi. «Ah ! mère, je refuse de mener une vie d'esclave. Si tu t'es résignée pendant trente ans à ses lois, moi je refuse. Je tiendrai le coup malgré les coups de ceinture que je recevrai. Je suis convaincue, entièrement convaincue que seule l'instruction me permettra d'avoir mon indépendance. Je n'aurai jamais affaire à lui. Et toi, tu n'auras plus à le supporter.

En attendant, tu me pardonnes si tu reçois des coups à cause de moi en essayant de me défendre. Je te jure qu'au premier diplôme que j'aurai, tu n'auras plus peur de lui, tu n'auras plus affaire à lui.» J'aurais tellement voulu lui dire ces mots, mais on ne se parlait pas vraiment.

Pour réaliser cela, il fallait de la volonté, de la conviction, de la persévérance et des nerfs solides. Toutes ces qualités ne m'ont pas empêchée d'avoir peur tous les jours, de pleurer très souvent. Je me souviens à quel point j'avais besoin de parler, de me confier à quelqu'un. Personne à qui parler. La souffrance intérieure était terrible. Je ne me suis pas rendu compte quand j'avais perdu ma belle chevelure noire. Je n'arrêtais pas de réfléchir. Ma tête me faisait horriblement mal. Se lamenter jour et nuit n'est pas la solution. Pleurnicher ne me rendra pas instruite.

J'ai pris conscience que je ne pourrais pas lui en vouloir toute ma vie. Qu'un jour, je m'en voudrais de n'avoir rien essayé. Ce sentiment de culpabilité est très pénible à gérer. Ma conscience torturée ne me le pardonnera jamais.

Je pensais avoir trouvé le moyen de reprendre mes cours en contactant une bonne élève de ma classe, Assia B., par l'intermédiaire de mon frère afin qu'elle me ramène les cours quotidiennement. Il fallait être prudente pour que le vieux ne sache rien. C'était si bon de reprendre tous ces cours, c'était avec une immense joie que j'ouvrais chaque cahier. Je me levais tôt le matin pour faire toutes les corvées et avoir ainsi le temps d'étudier.

Je tirais mes forces de chaque mot nouveau que je découvrais. Je pleurais beaucoup moins. Je vivais souvent de mes pensées, de mes projets secrets. J'aurais voulu en parler à ma mère, mais je voyais qu'elle n'était pas contente de me voir constamment plongée dans mes cahiers. J'ai très bien compris que pour elle, de toute façon, c'était comme une occupation, que cela m'aidait à passer le temps, qu'il n'y avait rien de sérieux. Avec ma mère, je parlais très peu, juste ce qu'il faut. Ce n'était pas prudent de lui confier une seule de mes pensées tellement il la terrorisait. Je me souviens pourtant de lui en avoir affreusement voulu de n'être pas la mère forte, la mère sur qui je pouvais compter.

Ce besoin de se confier, de parler à quelqu'un me rendait folle. Heureusement que la Chaîne III de la radio diffusait de belles chansons. La musique était une bonne thérapie pour moi. Elle m'aidait à adoucir mes peines. La vigilance était exigée car il fallait éteindre la radio dès l'heure de son retour du travail.

Je ne remercierai jamais assez Mouloud, mon frère aîné. Grâce à lui, rêver était enfin permis, concrètement permis. Il m'avait informé de l'existence du Centre d'enseignement par correspondance qui se trouve à Alger, c'est-à-dire à quarante kilomètres de mon village. Je lui dis de m'inscrire, car c'était plus sérieux que les cours que me ramenait ma copine de manière irrégulière.

S'il n'avait pas accepté de m'inscrire, je n'aurais pas eu cet itinéraire. C'était interdit que je sorte de la maison. Je ne savais pas quoi faire. J'étais très jeune. Je suis restée à la maison quatre ans sans ouvrir une seule fois la porte.

Durant ces longues années, je refusais de penser à autre chose qu'à mes cours, mes devoirs que je postais régulièrement par l'intermédiaire de mes frères. Apprendre davantage était mon seul et unique plaisir. Avoir un niveau d'instruction qui me permettra de faire une bonne formation était ma seule préoccupation.

Oui, fixée sur la possibilité d'avoir un emploi qui me permettra enfin de sortir de cette cabane qui porte la poisse. Sortir, me rendre utile, voir les gens, leur parler, les écouter, apprécier le soleil, respirer profondément, vivre enfin.

J'étais prête à tout pour y arriver. Rien ni personne n'avait la force de m'écarter de mon objectif. J'étais prête à payer le prix qu'il fallait. J'ai refusé l'idée de me marier. Alors que beaucoup de jeunes filles pensaient et pensent encore que c'est la meilleure solution pour assurer une vie meilleure. On ne parle sûrement pas de la même vie. C'était une lourde erreur de penser un instant que mes espoirs résidaient dans le mariage, que l'homme que j'épouserais, aussi gentil soit-il, comprendrait mon besoin d'indépendance. Je ne le pense pas. Je ne voulais pas être la proie d'un autre homme encore, jamais plus. Avec mon père, c'était comme inévitable. J'ai toujours réfléchi ainsi. Quelles

que soit la bonté et la gentillesse de ce prétendant, le jour où il décidera d'être méchant, il aura toute la société de son côté. Même les femmes, gardiennes des traditions, trouvent inconcevable qu'une femme hausse la voix ou s'acharne à réaliser quoi que ce soit.

J'ai donc pensé à assurer d'abord et avant tout mon indépendance économique. Ainsi, en cas de divorce, je ne serais pas obligée de mendier. C'était si clair dans ma petite tête que je surmontais les obstacles tous les jours sans dire un mot. Il fallait se battre sur le terrain.

Je me répétais continuellement qu'il n'arrivera jamais à briser ma volonté : «ma volonté est ma seule arme. Je ne dois pas le laisser l'atteindre». J'étais donc prête à endurer le calvaire avec mon père pour m'assurer une future vie décente ayant un sens.

C'était donc inadmissible de vivre sous l'autorité d'un mari. Je n'aurais jamais supporté. Les coups de ceinture que je recevais quotidiennement n'ont rien changé à mon plan. Et cela a duré bien des années et a pris fin avec la première année de travail comme infirmière dans un centre de protection maternelle et infantile. J'adorais prendre soin de tous ces bébés et de leurs mamans.

J'avais bien raison de rêver à vivre mieux, à vivre libre et indépendante. Mais surtout de me battre pour réaliser mon rêve qui est pourtant tout simplement un droit.

Je me souviens comme j'avais horreur de ce proverbe qui dit : «celui qui patiente, il obtiendra.» C'est un proverbe incomplet. Car beaucoup de femmes que je connais, ce proverbe en a fait, avec leur patience exemplaire, des soumises éternelles. C'est bien là le but, la résignation et la docilité. J'en connais qui se sont retrouvées dans la rue après la répudiation ou le décès du mari.

L'image la plus forte de cette époque, c'était les deux mains de mon père sur la boucle de la ceinture, prêtes à l'ouvrir pour la tirer ensuite. Après cela, je fermais les yeux, protégeant mon visage de mes mains. Et je me concentrais sur mon rêve, sur mon arc-en-ciel à moi pour puiser la force qui me permettrait de transformer la douleur de chaque coup de ceinture en volonté.

C'est ainsi que j'ai appris à parler pour moi, avec moi-même. Je me répétais autant de fois qu'il était nécessaire : les bleus des coups disparaîtront. Ce n'est pas grave, les coups sont à l'extérieur. Le plus important est de l'empêcher de rentrer là où se trouve ma volonté, mon rêve. Car au fond, tout au fond de moi, c'est moi qui décide. Jamais il n'aura la possibilité de toucher à une seule couleur de mon arc-en-ciel.

«Tiens bon, c'est lui qui lâchera le premier.»

Essoufflé par une telle séance, mon père remettait sa ceinture et sortait dans la rue pour rejoindre ses amis dans un café.

Et moi, après une telle séance, je me relevais comme d'habitude en me disant au fond de moi : «Encore une séance en moins. Tout cela finira un jour.»

Ce n'était pas facile de maîtriser ma révolte, mais j'ai appris à le faire. Je me consolais difficilement du fait de subir ainsi ces coups sans pouvoir me défendre parce que c'était mon père.

Le bruit des ses sandales en plastique est gravé dans mon esprit jusqu'à présent. J'entendais ses pas. Je comprenais qu'il se rapprochait, arpentant la grande cour et le couloir pour me chercher. Désormais, me battre était devenu une sorte de rituel. Ah ! Combien de fois, la douleur me dictait de me relever et de me défendre. De quel droit il me frappait ainsi ? De quel droit ? Je hurlais de douleur et de révolte au fond de moi. Je me retenais, car réaliser mon rêve était primordial. J'apprenais

donc à maîtriser ce sentiment de révolte. J'ai appris à être une bonne encaisseuse.

Ce n'était pas drôle de savoir qu'aucune personne ne viendrait à mon secours. Je trouvais injuste qu'aucune institution, pas même l'école, n'eût fait quoi que ce soit pour me défendre. J'étais prise au piège. Nulle part où aller dénoncer mon père pour ce qu'il me faisait subir.

Je ne regrette rien. Je suis tellement heureuse à présent d'avoir fait ce choix. J'ai gagné et c'est lui qui a perdu. J'avais raison et il avait tort.

Très souvent, les larmes brouillent ma vue quand je pense à ces moments pénibles que j'ai vécus pour avoir seulement aimé apprendre à lire et à écrire.

Mais mon bonheur n'est pas complet sachant qu'il y a, jusqu'à présent, des filles privées de l'instruction.

J'apprends tous les jours qu'il y a de nombreux cas bien pires que le mien. J'ai parlé une fois à une fille, accompagnée de sa mère pour une consultation chez le médecin. La pauvre ne savait pas qu'elle était enceinte de deux mois. J'avais la chair de poule de savoir que le responsable était son père. Ce que cette fille a enduré est plus qu'épouvantable.

L'impossibilité de venir en aide à tant de filles et tant de femmes reste une douloureuse frustration pour moi.

Mon acharnement à vouloir m'instruire n'est sûrement pas vain.

Ouiza Ferhi

Rêves de femmes

Depuis l'âge de dix-huit ans, je rêve d'écrire enfin un

livre. La vie de mes parents, la vie en Asie Mineure. En 1920, les Turcs ont chassé les Grecs, ils ont emporté ce qu'ils peuvent. Les Turcs les rappellent, et ils recommencent leur vie.

Mon grand-père maternel, grandes propriétés, élevage d'agneaux, et vers à soie, des gens qui vivaient bien, des gens riches; ils faisaient le tour des propriétés à cheval. Maman avait un cheval blanc. Puis elle va en pension à Constantinople, à l'école de la Vierge où l'on apprenait aussi le français. C'était payé en monnaie d'or, elle avait quinze ans.

En 1922 de nouveau, les Turcs les chassent et cette fois ils n'emportent rien croyant pouvoir y retourner. Cependant, une vieille tante qui vivait seule et n'avait pas d'enfant emporte un couvre-lit dans lequel elle avait mis des pièces d'or. Mais comme il était lourd, au bout de quelques mètres elle demande de l'aide à ses neveux auxquels elle promet quelques pièces.

Ils partent par les montagnes où sont cachés les Turcs.

Ils sont une grande famille dont le cousin Manoli, qui a deux garçons jumeaux qui pleurent parce qu'ils ont soif. On essaie de les calmer mais en vain. «Que faire mon Dieu ? » La famille prie et les enfants pleurent plus fort. Le père les prend dans ses bras, se cache et essaie de les étouffer, car c'est ou bien les enfants ou bien la famille «les giaours» (en turc) n'existeraient pas au moindre bruit de tirer. Donc pas une minute à perdre. Heureusement, il pleut et grand-mère Malamo étend son fichu noir qu'elle porte et récupère l'eau que les enfants boivent et se calment.

Enfin, chacun reprend sa route.

Les Kurdes ont tué beaucoup de Chrétiens grecs et turcs en 1922. Ces événements qui constituent la dernière page de l'histoire de la grécité du Pont-Euxin, de toute l'Asie Mineure en général.

Les Grecs, en partant, ont abandonné toutes leurs possessions et ils essaient de retrouver leur mode de vie en s'installant en Europe, aux États-unis. La famille repart pour la deuxième fois. Deuxième exode. Le grand-père Christo part le premier, emmené par les Turcs à Eskisehir, là où il meurt, et la yaya (grand-mère) Malamo reste seule avec ses quatre filles. L'aînée Olga est mariée avec le fils du capitaine Papouris, et avec le bateau (une grosse maoune) il énumère toute la famille. Après une réparation à Bébek, Papouris avait engagé Constantin Baxès à bord et après la réparation ils partent pour la Grèce en direction de Volos.

Le bateau quitte Constantinople, un dernier regard avec des larmes sur cette ville carrefour de l'Asie et de l'Europe où s'entremêlent dans ses murs les arts grec, chrétien et musulman.

Toutefois, il serait impossible d'écrire l'histoire d'une cité illustre en la dégageant complètement des faits extérieurs et lointains dont elle fut l'âme et le centre, un plan relief, une vue à vol d'oiseau.

On se demande si la terre a été mise au monde pour être éternellement arrosée de sang humain. C'est la catastrophe de l'Asie Mineure. Les Alliés autorisent l'armée grecque à occuper une partie du littoral de l'Asie Mineure, du bateau de Papouris, secouent leur tête d'un air étonné. Une famille transplantée ils s'agenouilleront devant le roi de marbre et prieront : Oréanio

Patridack ! Notre pays qui nous a été volé. Nous irons vers la vieille Ankara et de là Kayseri au flanc de montagne où nous sommes et d'où l'eau s'écoule partant dans la grance Grèce. «Que Christ ressuscité nous garde». Ils étaient trop égarés, trop fatigués, une litanie de chagrin, une récrimination contre la vie, contre leur sort.

Le vent du large se lève, le «melten», et ils mettent un bon mois pour arriver dans le joli port de Volos.

A bord, Hélène la plus jeune des filles se trouve mal, il n'y a plus d'eau. C'est alors que la yaya Papouris lui donne de l'eau bénie, qu'elle avait emportée.

De toute façon, les Turcs arrêtent l'armée grecque, les alliés coupent les vivres. De nouveau, des bateaux viennent chercher tout ce monde qui fuit cette terre aimée malgré tout. Obligation de s'exiler avec peut-être un tout petit espoir de retourner un jour. Constantin lui aussi voulait rejoindre sa sœur aux États-Unis, à Lancaster, qui était mariée à M. Lascaridès. A bord du bateau, il avait remarqué la troisième fille Calliope, qui était magnifique avec ses cheveux longs, et avait dix-neuf ans. Il l'a demandée en mariage, mais à l'époque il fallait se marier par rang d'âge. C'était le tour d'Aphrodite. Aussi, après maintes réflexions, et à la lumière de la situation actuelle, leur mère accepta. Une fois installés à Bagasson Volos, Callio commença à se rendre enfin compte de ce que voulait dire l'exode. Sa mère a, Malamo Kavanklis, épouse Hadjibangaste, avait beaucoup changé. Riche dans son pays où elle avait tout laissé : son argent, son or, sa grande et belle maison de marbre avec d'immenses terrains qu'elle visitait à cheval, son casino à Pendi, sur pillotis

dans la mer et où l'on allait écouter les violons tout en dégustant les bons vins doux de là-bas.

Seule avec ses filles, elle était immobile et pensive, une ruine vivante. Son glorieux passé roulait devant ses yeux. Calliope la voyait encore radieuse de jeunesse avec papou (grand-père) Christo. Heureusement qu'elle était une femme qui affrontait tous les obstacles, trouvait presque une solution à tout malgré son veuvage. Souvent, elle disait : «le Turc travaille avec son dos, le Grec avec son cerveau.» On pleure lorsque on vient au monde, on rit quand on le quitte. Souvent, elle nous prenait la joue entre l'index et la majeur, nous replier et nous serrer à faire mal. «Si tu ne te permets de la ressentir, la honte n'existe pas.»

Elle lève la tête, regarde le ciel et s'écrie : «Christ ressuscité seigneur de notre âme, attendez-nous. Mes enfants ont besoin de votre aide, entendez-nous. Merci.» Puis, assise sur un vieux banc en bois, les yeux fermés, la vieille anatolienne parle des bruits de là-bas qui hantaient encore son souvenir, le bruit de l'eau coulant la nuit et le jour; elle parla du vent du large, le melten, soufflant de la mer.

Après avoir vendu le bateau, la famille Papouris achète une maison et héberge tout le monde. Une jolie maison à Agia Kiriaki, petit port de Trikeri, le village le plus méridional du Pelian, village de pêcheurs à la simplicité austère. Roufin Constantin fils de Yanis Baxès et de Vassilia Tsékinedji né en mai 1898 à Aretzan (Darica) en Asie Mineure, épouse Calliope le 17 juin 1923. Le mariage a lieu à l'église de Saint Cours Taulin à Volos, et le sept décembre de la même année

à Constantin, il part pour la France avec l'intention d'aller en Amérique rejoindre sa sœur. Le quatre novembre 1924, Calliope le rejoint enceinte.

Cosntantin a trouvé du travail dans une usine de produits chimiques. C'est une petite ville au bord de la mer, au-dessus d'un bureau de tabac, se situant à la rue Albert. Rey a loué une chambre avec cuisine.

De la fenêtre, on voit le paysage qui rappelle l'Asie Mineure. Les rivages du Rhône et les plaines de la Camargue et de la Crau lorsqu'on arrivait par un temps calme et dans les tièdes mois d'hiver, on était séduit par la sérénité du ciel et grandeur du paysage, mais par jour de mistral c'était autre chose.

Tous ces gens d'Asie Mineure s'aiment beaucoup et sont des amis. Ils se retrouvent dans un bar grec où l'on chantait, buvait et dansait le sirtos et la Kalamatiano (danses grecques). C'était le «kef» (fête) au son d'un phonographe, il y avait des disques de tangos, runubas, parmi lesquels de nombreux ? : les chansons turques préférées frd Grecs d'Anatolie Constantin et de Calliope ont trois filles, ils sont restés en France, terre de l'espérance.

Ils font des crèmes glacées. Tout se passe bien jusqu'en 1939, à la déclaration de la Guerre, tout bascule. Ils ont un bar-restaurant et un hôtel, ce qui donne beaucoup de travail. Ils achètent une maison et un terrain. La vie continue avec les restrictions et les tickets.

Après le brevet élémentaire, la fille aînée travaille chez son oncle dans un alimentation fine, alors qu'elle voulait

être enseignante. Les autres deux sœurs continuent l'école. A la fin de la guerre, on reprend les crèmes glacées. L'aînée ouvre une alimentation sur le terrain où ils bâtissent une belle maison.

Après le mariage de la fille Papouris, l'aînée des Baxés se marie aussi avec un Grec, coiffeur à Marseille, qui était venu de Constantinople à l'âge de dix ans. C'était en 1922, lors du deuxième exode, à l'époque où les Turcs n'autorisaient aucun mâle à quitter la Turquie. Il était parti en France à bord du bateau Kafcasso et, depuis, vivait avec sa famille en France. Il a fait son service militaire, passé son permis de conduire à l'âge de dix-huit ans, fait partie de plusieurs associations dont la *Mutuelle*, *l'Union fait la Force*, où il était vice-président, ainsi qu'à *l'Union Hellénique* car les Grecs de Marseille, la ville de Phocée, se retrouvent aux festivités, à l'église orthodoxe de la rue de la Grande-armée, en dépit de toutes les persécutions subies par la grécité. Les Grecs se sont défendus non seulement en gardant la langue grecque et le christianisme, mais aussi en préservant leurs traditions et mœurs, leur identité.

Mais les Grecs de Marseille ont su, tout en gardant leur identité hellénique, vivre dans la fraternité et l'égalité avec leurs amis français, dans cette région hospitalière et généreuse où il fait bon de vivre.

Enfin, un lundi 15 septembre 1947, Vassilia et Nicolas se marient pour le meilleur et pour le pire. Tout s'achète au marché

Poèmes de femmes

noir. Un beau mariage dans les salons de l'Alambra et à la mairie de Port de Bouc.

Ils ont un garçon deux ans après. Les années passent. Nous sommes en 1965. Nicolas voudrait bien retourner à Constantinople là où il a vu le jour. Ils partent. Mal conseillés (orientés), ils arrivent à Edirne puis à Sibirni, là où se prépare le yaourt à couper au couteau, les agneaux avec la large queue pleine de graisse. La route est mauvaise. Ils continuent leur voyage, et l'histoire racontée plusieurs fois par les parents se déroule devant eux. Ils pensent à tous ces Grecs qui se sont rapidement imposés face aux autres par leur sentiment de supériorité, considérant aussi tout autre groupe ethnique comme «barbare». Ils ont fortement conservé la conscience grecque aussi bien que les liens identitaires avec la Grèce métropolitaine. Cette identité était encore vive jusqu'en 1922, l'année de la destruction de la région.

Voici les murailles de Constantinople (Istanbul à présent, hélas !), seule ville au monde à être bâtie sur deux continents, l'Europe et l'Asie. Elle s'étend sur les rives du Bosphore où se mêlent les eaux de la mer Noire et de Marmara. Et la fameuse Carme d'Or, golfe mythique entre les deux rives. Dans ce site grandiose qui fut la raison de son prodigieux destin, des trois empires dont elle fut la capitale. Fusion entre l'Orient et l'Occident, entre le passé et le présent. Visite de la Basilique de Sainte-Sophie avec son immense coupole encadrée de 107 colonnes venues d'Ephèse et d'Egypte. En face, la mosquée bleue du XVIIème siècle. Visite du vieux quartier d'Egüp, de sa mosquée. Arrêt au café cher à Pierre Loti pour y déguster un thé. Nous fermons les yeux pour emporter tous ces souvenirs et les raconter à nos petits-enfants. Ce 15 septembre 1997, cela fera cinquante ans de mariage (noces d'or), et il se préparent avec

leurs enfants pour fêter ce joyeux anniversaire. J'arrive déjà à la fin de mon rêve que j'ai réalisé tout de même. J'espère que mon récit plaira. C'est une histoire vécue et racontée maintes et maintes fois.

Vassilia

Nous autres tant que nous sommes

J'habite une ville
de port où la mer efface toute trace
une ville
semblable à celle où
tu as vécu
et qui n'a mémoire
que de l'avenir
une ville sans
monuments ni consécration
et qui n'a d'autre
fresque que sa mosaïque de visages

J'habite cette ville
que des mains
portent à bout de bras
qui sent l'effort et la marche
le cambouis des
bateaux et la friture des marchands de rue
et qui n'a d'autre
histoire que celles de ses marées humaines drainant leur fleuve
de paroles multiples

Ici, à flanc de colline où le crépi des blocs
d'immeubles délabrés découvre sa place de briques
la mer déroule,
prolifique, un velours épais, ourlé d'ombres et piqué
d'étincelles
déposant son brocard à
même le gris de l'asphalte avec la richesse dispendieuse d'une
fraternité ouvrière d'au delà du temps
la mer laborieuse
qui jamais ne finit de tisser son étoffe de rumeurs et de rêves
et œuvre elle aussi,
œuvre sans fin, comme nous tous, dans l'immensité de l'oubli

Sur la murette qui
longe la côte des hommes sont assis tout le jour en silence
ils ne font ni ne
disent rien
et les mêmes dans les squares sales de papiers et
de cartons vides laissés sur les bancs
et les mêmes dans le
hall de la gare encombrés de paquets ficelés et de vieilles
valises,
encombrés et encombrants
toujours
encombrants à présent
mains désœuvrées
ouvertes vers la mer
ouvrière
la mer alliée qui
redit inaudible dans ses syllabes habitées de cris et de plaintes,
le chant d'ulyse

et de Sindbad
Mais les mots eux
aussi couchent à l'étroit et à la dure
Quand on est de
ceux que l'on n'appelle pas

Toi tu disais
-Mamma mia
Muttu Mum Yéma Madre, pauvre de nous, Fillette, que nous
sommes ici bas !
et cette façon de
faire provision d'hommes comme de nourriture avariée, et
macaronis et melons et je
ne sais pas moi où on peut aller chercher ça
ce n'est pas des
façons d'appeller ces manières là

Et plus aussi
- On vient de
quelque part, je ne sais pas moi, d'Algérie, du Niger, d'Italie,
de
Pologne,
du Tchad, du Maroc, d'Espagne ou de je ne sais où
et quand on est là
on est là, et d'où on vient ne se précise pas, ou alors comme
pour dire : de la brousse
ou d'une forêt ou d'une campagne ou du bord d'un
fleuve ou de près du lac va savoir il y a tellement de rivières
et de montagnes de par la monde mais pas d'un endroit qui
n'existe que dans des
mots

Tu n'aimais pas
non plus les mots des journaux ni ceux des dictionnaires,
ceux qui
tiennent les choses
à distance dans les termes propres ou des sigles ou des mots
inventés pour la circonstance tous les exclus, marginaux,
immigrés, beurs et SDF, les tiers et les quart monde qui
ficellent les hommes au prix de gros et découpent la planète
en portions congrues
Tu préférerais tes
mots de paysanne et d'ouvrière et tu disais
- Tout ça, ma fille,
c'est, d'une façon ou d'une autre pour cacher la misère du
pauvre monde.

Ne t'inquiète pas
j'essaye toujours
d'appeler chacun par son nom et pas par paquets bons à jeter
dans les tours ou à la
mer ou à la poubelle
je parle avec des
noms de gens et de villes qui forment un seul mot sans limite
qui s'étire loin
dans le temps et l'espace comme

unemerniceflorencealgerra
bbatdoulacacasamarseillefortamimadrid
gdanskberlinmoscoubrati
slavaparisnewyorklondrepékinmeknesalexandriessahanoï...
et ainsi de suite
comme une litanie ou un appel à égrener des millénaires
durant sans arriver au
bout du mot qu'ils composent
et qui est comme

notre nom secret
notre nom
d'immortel
dont chacun de
nous prononce une syllabe unique

Toi tu disais nous autres pauvre monde
et j'essaye de ne
pas parler pour tromper le pauvre monde
de cette manière
qui ne parle pas
qui ne nomme pas
qui n'appelle pas
qui marque et qui blesse seulement
et de ne pas avoir
une langue de croc de boucher pour traverser les chevilles et
de corde pour lier les
mains et de pinces pour arracher les langues et une langue
gantée pour

garder les mains propres
et ne pas se salir la bouche avec ce qu'on dit

Tu disais «la vie est
dure, elle est tdure tu verras» en faisant sonner le d comme
un t
j'ai vu
je vois
elle est terrible,
Grand-mère, pas la vie, mais les hommes
elle seulement

impassiblement elle comme la mer

et eux et elle
parfois si doux aussi écrits d'enluminures dont les boucles
imaginaires dessinent un feston de vagues exultantes au bord
de nos yeux
dure douce pour eux
pour moi, pour nous autres tant que nous sommes comme
tu disais toi
«nous autres tant
que nous sommes»
c'est comme ça qu'on
s'appelle quand on
n'aboie pas

J'habite une de ces
villes
comme celle où tu
as débarqué et où tu es morte parmi les tiens dans le quartier
de l'usine de la sphère
près du vallon des arméniens entre la maison des arabes et
le village castor des
italiens
j'habite ailleurs
cette même ville
dont la vague
d'hommes et de mer repousse les contours bien au delà d'elle-
même au fil des méridiens déposant à quai, avec les poissons vif
argent, ses vagues vivantes que les
grues et les filins des
docks accueillent dans leur masse d'acier
une ville bruyante
et secrète
qui chatoye de
l'incessant murmure de l'eau et des langues

une ville de corps
nomades et de paroles passantes
j'habite une ville de
port où la mer souveraine essuie d'un revers de manche la
folie passagère
des hommes
et roule leur histoire intraduisible à tous étrangère et commune

Claude Ber

Dépossédée d'autant

J'avais soif
Sur la grand-route
J'ai rencontré
Les débris de jarres brisées

J'avais faim
J'ai senti l'odeur du pain chaud
Sur mon chemin
J'ai poussé la porte sur ses gonds
Dévorés par la rouille
Et j'ai vu
Dans les ruines d'un four
Abandonné
Les pillards après le massacre
S'abreuver du sang
Qui jaillissait des plaies Ouvertes sur le lac desséché
Où gisait le vagabond
Cloué sur son rêve

J'avais froid

Et je n'ai entendu
Par les failles du vent
Que la chaleur des chants
Qui chauffent les entrailles
Dans le brouillard glissant
Qui s'est emparé de mon âme
A la vue des pendus
Transis
Et je n'ai pas pleuré
Dans ma hâte à réchauffer
Le jardin des hommes

Et j'ai voulu parler
Méfiant
Les amis ne m'ont pas répondu

Je les ai regardés
Un miroir m'a rendu l'image
Du silence
Ma langue paralysée
S'est répandue en cendres
Quand je leur ai crié :
«Frères» «salut»
Ensemble nous avons semé le blé
Dans la plaine
La graine a moisi
Dans la terre

Vous qui parcourez les mers
Si vous accostez au port de ma ville
Faites un détour par chez moi
Apportez-moi un message
Qui fende l'air
Insouciant comme l'oiseau
Lourd comme la fleur

Léger comme le plomb

Apportez-moi des vendredis
Qui ne soient pas de cafard
Apportez-moi une fenêtre
Où la jeune fille puisse paraître
Apportez-moi la pluie sur la rivière
Celle qui coulait d'or
Coulait
Coulait sans fin

Au temps
Du temps du Bien
Mon village est à sec
La terre craque
Elle explose

Ils ont asséché les sources
Ils ont assoiffé les arbres
Ils ont inondé leurs poches
D'OR
Et leurs mains ne brûlent pas

Apporte-moi le vent
Le simoun de feu
Qu'il disperse et enflamme
Mes écrits dans la plaine

Ceux qui ont chanté
Le cheval blanc monté à nu
Par le rêve
Le grand rêve
Dans les rues malheureuses
Le cheval

Arrêté dans sa course
Ivre au seuil de la victoire
Caparaçonné d'or
Chevauché par la haine
Le crime et le massacre

Lâché
Bride abattue
A travers la contrée
A la recherche du printemps
Le dévaste

Et pour calmer sa soif
Il lèche nos blessures
Et dévore nos vies
Pour apaiser sa faim
Achevant de tromper toute la caravane
Il éperonne son coursier
Paré de gloire
Il entre dans la ville
Pavoisée de vert et de blanc
Puis sur un grand billot
Erigé sur la place
Il fait trancher les têtes
D'un de deux et de trois

Puis étend sur la plaine
Son lourd manteau de nuit

Dans sa hâte à se gorger
Il n'a pas vu les têtes
Ensanglantées
Refuser de fermer la bouche et les yeux
Et fixer l'horizon

Leurs frères ont arraché le regard
De leurs yeux
Et repris sur leur bouche
Le cri qu'ils ont poussé

Et paré de jasmin la voie de leur douleur

Amis qui parcourez le ciel
Apportez-moi la lumière
De la lune pleine

Au pays du soleil
Mes yeux ne s'habituent pas
Aux ténèbres

Que la clarté m'aveugle
Sur ce que mes yeux voient

Apportez-moi une étoile
Pour guider notre exode
Quand la nuit
Prend la couleur du sang

Cherchez-moi une terre sainte

Je dois y ensevelir
Le corps criblé de balles
D'un enfant de treize ans
L'épi premier

Assassiné
Non ?
Vous ne trouvez pas ?
Alors nous inscrirons sur une tombe :
«Sans terre»
«Sans lumière»
«Sans eau»

«Les épis ne poussent pas»

Nous écrirons
Le dernier chant
Le dernier livre
Fermé à la jeunesse

Nous graverons
La dernière pierre

Nous peindrons
Le dernier tableau

Nous tremperons nos plumes
Dans nos encriers vides
Pour écrire
La dernière trouée
Par l'ultime blessure

De la tache de sang
Qui coula de leur cœur
Ils ont fait une étoile
Une étoile
Une étoile pour un ciel d'Octobre

Jeannine Baude
Alger, octobre 1988

Notre voix

Notre voix s'est levée consciente et barbare
Sur le blanc égoïsme des hommes
Sur le froid criminel
de tous
Notre voix
ruisselante des rosées de la brousse.
Notre voix ardente,
Soleil de Malangas
notre voix tam-tam
qui appelle
notre voix lance de Maguiguana
notre voix frère
s'est réveillée,
cyclone de connaissances.
Et allume des
remords aux yeux jaunes-hyène
et brûle des lueurs
d'espérance
dans les âmes

ombres des désespérés
notre voix frère
notre voix tam-
tam qui appelle.
Notre voix pleine
lune dans la nuit du désespoir
notre voix phare
des nuits de tempête
notre voix qui lime
les séculaires barreaux
notre voix frère,
notre voix de milliers
notre voix des
millions de voix d'alarme !
Notre voix grasse
de misère
notre voix briseuse
de chaînes
notre voix
d'Afrique
Notre voix noire
qui crie, crie, crie !
Notre voix qui a

Annexes

Femmes et création

Textes de deux membres du jury du concours de nouvelles :

Claude Ber — «Femmes et création»

Jeannine Baude — «Quand les femmes écrivent, les siècles correspondent».

Extraits d'interventions lors du colloque
«Coopération Nord-Sud, Parité Hommes—Femmes»
le 21 février 1998 :

Sylvie Andrieux — Députée des Bouches du Rhône, Présidente du groupe du
Conseil Régional de Provence, Alpes, Côte d'Azur

Catherine Marand-Fouquet — Historienne

Compte-rendu des rencontres organisées à la Ciotat, Arles, et Marseille à
l'occasion de la tenue à Marseille de la Commission Permanente du Forum des
Femmes de la Méditerranée les 19, 20 et 21 février 1998.

Quelques nouvelles et projets des activités du Forum Femmes Méditerranée
— réseau Unesco et du programme méditerranéen.

La création des femmes existe aujourd'hui dans tous les domaines artistiques et littéraires. La preuve ne semble plus à faire de la capacité créatrice des femmes, du moins dans les régions du monde où la présence d'un pouvoir démocratique protège le droit d'expression dans son ensemble et plus spécifiquement celui des femmes que des intégrismes et des idéologies rétrogrades ont vite la tentation de confiner au rôle de générix. Ce fantasme plus ou moins refoulé et parfois tenace a, selon sa prégnance dans la société, des conséquences sur la création des femmes.

En cela on peut parler de condition féminine dans la création des femmes. Mon choix de l'expression «création des femmes» plutôt que celle de «création féminine» traduit aussi un point de vue qui, sans faire l'unanimité, semble aujourd'hui largement partagé. À savoir que, si la création des femmes est liée à la condition de ces dernières et aux caractéristiques d'une expérience particulière, elle ne renvoie pas pour autant à la définition réductrice d'une «création féminine» dont l'affirmation constituerait, à mon sens, à la fois une assertion douteuse et un danger.

Il y a dans toute création à la fois l'expression d'une extrême individualité et une aspiration à l'universel. Cette dualité de toute œuvre fait apparaître le débat de la spécificité d'une création proprement féminine comme largement dépassé si l'on était tenté de mettre sous ce terme autre chose qu'une expérience historique, sociale et personnelle particulière de la condition humaine. De même que des œuvres élaborées par des hommes parlent aussi à des femmes et nourrissent leur propre création, de la même manière des œuvres de femmes atteignent à cette «humanité» qui, sans nier en aucune manière la différence des sexes et toutes les caractéristiques personnelles et collectives

de chacun, ont un écho dans les consciences et sur la sensibilité humaines.

Citer serait déjà réduire à un choix personnel une réalité si riche qu'à moins de tenter un état des lieux, ce qui n'est pas mon propos ici, on distinguerait inutilement dans un mouvement créatif et créateur dont la vitalité et l'amplitude sont à souligner.

Constater cette fécondité de la création des femmes à la fin de notre siècle et s'en réjouir, c'est prendre acte d'un acquis. Ce dernier ne doit cependant pas nous masquer les difficultés qui peuvent se rencontrer encore. Certaines ne sont pas différentes de celles rencontrées par toute création vivante, par définition en opposition aux académismes, aux idées reçues et aux conventions esthétiques; elles ne sont pas liées à la «féminité» si je puis dire. D'autres, en revanche, lui sont liées. Elles sont évidentes. Les intégrismes religieux qui relèguent les femmes au seul service de l'homme et de la reproduction ne peuvent que lui interdire l'accès à la création. Quand on voit des universitaires du Caire interdire aux femmes la consommation de carottes, concombres et autres légumineuses semblables à cause de leur forme phallique, on ne peut s'empêcher de penser à cet Évêque de Laon qui, il y a quelques siècles, excommuniait les chenilles... Ce serait à en rire sous le signe de la plus voltairienne des ironies si les conséquences de ces délires n'étaient souvent à en pleurer. Dans ces contextes d'obscurantisme, la création des femmes est impensables. De la même manière, les idéologies patriarcales tenantes des trois K — le Kinder, Küche, Kirche (enfants, cuisine, église)— ne sauraient admettre la création des femmes. Ce sont là des marques d'oppression que nous ne connaissons que trop. Face à ces dernières, il y a toujours vigilance à garder, combats à mener, solidarités à développer.

La reconnaissance de la femme en tant qu'être humain à part entière, dans sa créativité comme dans sa citoyenneté, est d'évidence essentielle; elle constitue le préliminaire indispensable à la possibilité d'existence et de développement de la création des femmes.

Mais c'est sur un autre point que je voudrais insister aujourd'hui parce qu'il fait rarement l'objet d'une réflexion approfondie dans les associations de femmes. La création, qu'elle soit œuvre d'hommes ou de femmes, offre un modèle de réflexion qui me paraît particulièrement important par rapport au débat actuel sur l'identité et à l'opposition souvent factice entre, d'un côté, un pseudo-universalisme qui n'est en fait que l'arasement des différences sous le modèle unique d'une société consumériste mondiale, et, de l'autre, de pseudo-différences qui enferment l'individu dans une identité figée. Et, parce que la différence sexuelle inscrit en quelque sorte le paradigme de la différence, les femmes me semblent particulièrement concernées par cette réflexion.

Une définition trop souvent étroite et rigide de l'identité et de la culture a envahi le discours dominant en s'imposant comme une évidence; cette définition a tendance à présenter l'identité et la culture comme des données figées au détriment de leur aspect éminemment dynamique.

La culture humaine, l'identité humaine ne sont pas immobiles ni seulement objets d'héritage, elles sont aussi et surtout création vivante qui recomposent les éléments de l'héritage. Elles sont actives et pas simple réception passive. Au dernier colloque international de l'ARIC (Association pour la recherche interculturelle) qui a eu lieu à Sarrebrück en septembre 1994, Lee Drumond soulignait que «la culture loin d'être un objet reçu est un éternel processus de transformation». James Clifford

dénonçait de même «la prégnance de l'idéologie dominante en sciences sociales où le mythe de la permanence culturelle s'est substitué à la notion de croisements, de créativité, d'emprunts, d'enchevêtrements»

Il en est de même de l'identité qui comme le note encore James Clifford «est moins une frontière devant être maintenue qu'un nœud de relations et de transactions engageant activement le sujet». Une identité est vivante, elle se construit au contact d'autrui. Elle articule ce dont on hérite et ce que l'on rencontre, le passé que l'on reçoit et l'avenir que l'on construit à partir de ce passé activement assimilé et mis en contact avec celui d'autrui.

Le débat qui oppose universalisme et culte exacerbé des différences conduit à une impasse. Chacun des termes pris isolement aboutit, lorsqu'il exclut l'autre, à des extrémismes dévastateurs. Certains ont même stigmatisé le nazisme comme un pathologie de la différence, le communisme comme une pathologie de l'universel. Le besoin d'enracinement et l'élan hors de soi et de son groupe qui conduit à la conscience de l'universel sont moins à opposer qu'à unir.

Cela se dit et se répète maintenant, parmi nous et c'est, parmi tant d'autres, Edgar Pisani, président de l'Institut du Monde Arabe qui écrit par exemple : «c'est au nom de l'unité de l'espèce que j'accepte, que j'aime sa diversité. Et c'est au nom de la diversité des cultures, des héritages, des climats, des races, des croyances, des visions, des mœurs, que je suis en quête de l'unité sans laquelle il n'y aurait pas de sens. Unité et diversité, quoiqu'elles soient, chacune donnée relative, forment ensemble un bien absolu.»

Cela se dit, depuis longtemps, sous forme mythique car cette opposition entre le besoin d'enracinement et le désir de

s'en arracher tiraille l'homme depuis la nuit des temps comme en témoigne le conte Africain de l'arbre et de la pirogue : depuis toujours, dit le conte, s'affrontent ceux de l'arbre et ceux de la pirogue, ceux qui se définissent par leurs racines, ceux qui se définissent par leur élan vers l'ailleurs. Mais c'est avec l'arbre qu'est faite la pirogue...

Cela se montre tous les jours, depuis toujours, en acte sous nos yeux dans la création artistique et littéraire dont toute l'histoire n'est qu'emprunts, métissages, influences réorganisés et dépassés, enrichissement réciproques dont s'engendre la nouveauté. «L'art est personnel, écrit l'écrivain égyptien Taha Hussein, et ne reçoit d'influence que du créateur qui le façonne à sa forme et à son propre naturel. Il est vrai qu'il ne pourrait venir au jour s'il ne tenait son existence même de cette valeur indéfinissable qui le met en continuité avec tous les hommes et le rend proche leurs âmes. Voyez cette statue Égyptienne, véritablement nationale, et qui procède d'un naturel, d'un goût égyptiens, elle n'émergerait pas à la lumière du soleil faute d'arracher l'admiration de tous les gens de culture et de toucher toutes les âmes. Et cet air de musique allemande ou française, de Wagner exprimant l'Allemagne ou de Berlioz exprimant la France, ne pourrait être à défaut de faire battre le cœur de tous les hommes et de toucher le goût de tous. La culture n'est donc ni purement nationale ni purement universelle. Elle est nationale-universelle tout ensemble et tout aussi bien individuelle. Car comment effacer Beethoven de sa musique ou Racine de sa poésie ?

Les trois termes y sont bien : l'universel, la collectivité particulière à laquelle on appartient et l'individu lui-même. Nous avons sous les yeux tous les jours l'exemple de la fécondité inépuisable du métissage et du dialogue : les peintres, les poètes,

les écrivains, les musiciens, depuis le plus modeste chanteur de rues jusqu'aux figures unanimement reconnues en passant par les rappers de nos quartiers qui s'inventent ensemble une parole commune, tous le disent.

Les discours sur la nécessaire réconciliation du mythos et du logos, de la rationalité et de l'imaginaire fleurissent un peu partout, mais ils s'accompagnent rarement d'une réflexion approfondie sur la création artistique. C'est que l'art et la création sont de plus en plus exilés de nos sociétés qui n'en retiennent souvent que des succédanés sources de spéculation. Dans le meilleur des cas ils sont la cerise sur le gâteau. Jamais il ne sont au cœur du débat où il serait peut-être temps de les mettre. Lors du colloque de l'ARIC dont nous parlions précédemment, Yasmin ER notait combien dans les travaux divers «les arts plastiques, la poésie, la musique (étaient) étrangement délaissés, (alors que) «c'est pourtant bien là que les croisements interculturels atteignent des sommets».

La possible réconciliation du mythos et du logos, l'équilibre des différentes parts de soi-même, le dialogue de soi et de l'autre, la création les dit depuis l'origine et les répète tous les jours. Elle effectue cette synthèse qui n'est ni dépassement ni effacement des contraires mais présence des deux à laquelle s'ajoute la création d'un troisième terme «inédit», «inouï», dans lequel s'incarne l'inépuisable capacité humaine à créer. L'impossible clôture, l'acceptation et le dépassement de l'héritage qui fructifie et devient autre sans se trahir l'art le dit. L'interpénétration des cultures, il la réalise sous nos yeux.

Faute de possibilité d'expression de ses différentes facettes, la communauté humaine risque d'aller chaque jour davantage chercher ailleurs son besoin de réconciliation avec

elle-même et avec le monde : dans la drogue, la violence ou l'extrémisme. Entre la menace du chaos de guerres claniques et celle d'une uniformisation stérilisante, seul le choix de la création dans ce que ce terme à d'inventif, de dynamique, me semble répondre aux défis de notre temps. Et quand je dis création, je pense à nous tous, à ceux qui font œuvre mais aussi à tous ceux qui lisent, regardent et dont l'acte de participation à l'œuvre culturelle est identiquement créateur. Sans public, pas de création. Et l'acte d'appropriation de la création n'est pas passif; il participe de la création elle-même. Lire un livre, refaire vivre ces «paroles gelées» sous son regard, c'est accomplir mouvement créateur.

Parler sur la capacité créatrice humaine en ce qu'elle a de vivant, de sans cesse mouvant, c'est refuser la peur, le refuge sécuritaire dans le passé et faire acte de volonté pour et vers l'avenir. Il ne s'agit pas, bien évidemment, d'idôlatrer l'art et la création et d'en faire, à leur tour, des panacées pour retomber dans des simplifications stériles. Il s'agit simplement de leur redonner leur place dans la communauté humaine et de tirer parti de leur leçon. Dans ce contexte la phrase de Dostoïevsky «la beauté sauvera le monde» résonne comme un appel à la lucidité.

Hanna Arendt opère entre «travail» et «œuvre» une distinction qui me paraît essentielle. Elle définit le premier comme lié à la production de biens destinés à disparaître, nous entraînant, par là-même dans l'emballlement du temps, la seconde, comme indissociable de la mémoire collective et de la possibilité pour une communauté humaine de se vivre et de se penser hors de l'emballlement de l'instant.

C'est à partir de cette distinction que se conçoit sa conception de la place de la création et de la culture ainsi résumée par Paul Ricœur dans l'Introduction à la Crise de la Culture et où

le terme de «poète» est à entendre dans le sens large du «poïen» (créer) : «la permanence de la grandeur humaine repose sur les poètes. Mais ce n'est possible que parce que la cité est déjà une sorte de mémoire organisée. Le rôle de poète est de composer une mimésis, c'est à dire une imitation créatrice de l'action prise dans toute sa dimension politique».

Il y a entre création et politique à la fois une opposition et une interdépendance, une dialectique qui les lie étroitement. Affirmer la place centrale de la création, c'est affirmer la primauté du sens et afficher une volonté politique, une vision de l'avenir qui met ce dernier au cœur de nos préoccupations. Réciproquement, la possibilité de création est liée à des choix politiques. Il existe des options politiques qui, par leur nature et leurs principes mêmes, sont antagonistes de la création, la réduisent au silence, espèrent l'anéantir ou la museler dans la rigidité d'un ordre immuable.

En cela, il est dangereux de dissocier création, culture et politique au sens large du terme d'organisation de la Cité. Et si les femmes me paraissent tout particulièrement concernées, c'est à un double titre : d'abord parce que leur accession récente à la plénitude des droits de la citoyenneté, leur volonté d'orienter à leur tour et à part égale la vie de la Cité, leur fait, à mon sens, un devoir, de réfléchir en profondeur sur les enjeux majeurs de nos choix de société. Plus fondamentalement encore, elles sont directement concernées, parce que, comme, je l'ai dit plus haut, la différence sexuelle, d'où naît la vie, inscrit en quelque sorte une différence fondatrice à partir de laquelle il peut être fructueux de réfléchir.

En effet, l'histoire, et l'histoire des femmes en particulier, me semble très révélatrice de deux excès opposés mais aux

conséquences également mortifères de l'attitude de rejet face à la différence. L'impossibilité de supporter la différence — car la différence est épreuve — conduit à la tentation de s'en défendre soit par son affirmation exacerbée soit par sa négation. L'impossibilité de penser et de vivre à la fois la différence et la similitude — double contrainte en quelque sorte mais qui est la condition même de la possibilité d'un dialogue — apparaît clairement dans l'histoire des femmes.

L'excès de différenciation a abouti, à certains moments, à la négation de tout point commun entre hommes et femmes, à la négation de cette part humaine traversant la frontière des sexes comme elle traverse celle des cultures. L'impossibilité de supporter que l'autre soit à la fois semblable et différent, cette incapacité à penser la complexité ont conduit à la négation de l'appartenance humaine de la femme. Une fois la femme exclue d'une commune humanité avec les hommes et devenue femme animale, sans âme, plus proche de l'instinct que de l'esprit, le problème, le dur problème posé par l'articulation de la similitude et de la différence est résolu, évacué.

Cette relégation des femmes hors de l'humanité des femmes menace toujours, dans certains esprits pour lesquels différence et similitude ensemble sont insupportables. Ce n'est que lorsqu'elle est égale que la différence se donne à vivre. Si on relègue la femme, ou l'Autre quel qu'il soit, dans une étrangeté irréductible, économie est faite de l'altérité. Une fois l'Autre devenu si radicalement autre qu'aucune communauté d'appartenance n'est concevable avec lui, le questionnement qu'il est toujours pour chacun, est éliminé.

À l'autre extrême, la tentation de se débarrasser de cette double tension de la différence et de la similitude, peut, à

l'inverse, privilégier non pas la différenciation mais la similitude. La différence est non plus creusée mais niée. Tout est dans tout et réciproquement.

Le seul problème, que l'on se place du point de vue de la différence sexuelle ou de toute autre différenciation sociale et culturelle, est qu'une société sans différenciation, sans distinction de pôles est menacée d'entropie, pour recourir à une image de la physique. C'est de la différenciation et des conflits que naît le mouvement. Précisons bien, quand je parle de cette différence fondatrice qu'est la différence sexuelle, quand je souligne le danger qu'il y aurait à l'effacer, je n'entends nullement entrer dans le domaine de la fantasmagorie sexuelle propre à chacun ni permettre que s'alimente à ce sujet, par exemple, la moindre confusion sur un débat autour d'hétérosexualité et homosexualité par exemple. Il s'agit d'un tout autre propos. Les choix sexuels de chacun sont libres et, tant qu'ils ne nuisent pas à autrui, n'ont pas, à mon sens, à faire l'objet d'un quelconque ostracisme. Les mœurs, les goûts et les fantasmes de chacun n'entament en rien ce concept de «différence» dont je parle et le déclinent simplement autrement, introduisant encore d'autres éléments de différenciation et de complexité.

Complexité, tel est le maître mot qui me paraît devoir régir notre réflexion. L'annulation comme l'exacerbation de la différence qui se décline à tous les niveaux (différence et différences sexuelles, sociales, culturelles, idéologiques, différences collectives et personnelles) traduisent toutes deux une impossibilité à penser et à vivre la complexité. La tentation de la facilité, le poids de la simplification médiatique sont de réels dangers si rien n'y fait pendant. Il est beaucoup plus difficile de penser que l'autre est à la fois semblable et différent que de le caser une fois pour toute dans la similitude du miroir ou dans l'exclusion de la radicale étrangeté. Et plutôt que les discours

moralisateurs, l'exemple passé et vivant de la création serait peut-être plus efficace si la primauté de la dimension créatrice de l'homme et sa fonction indispensable de régulation sociale étaient réaffirmées dans nos choix politiques et idéologiques.

Toute création affirme, par son existence même, que le «je» n'existe que par rapport à un «tu» qui lui renvoie à la fois la similitude et la différence. Elle affirme la croyance en une humanité commune, en notre identique capacité de joie et de souffrances, en notre même expérience de notre condition confrontée à la mort, en notre aspiration à l'amour, en notre double postulation qui fait coexister en chacun de nous le meilleur et le pire; elle suppose cette identité partagée qui est condition première du dialogue. Mais elle montre aussi que ce sont les infinies manières à la fois individuelles et collectives dont nous déclinons cette universelle condition qui créent la possibilité de ce dialogue où se jouent, en même temps l'épreuve de la différence et son éblouissement. Sans l'écart de pôles que sont les différences nous irions vers la fin du mouvement et de la vie. Sans le lien d'une humanité partagée nous menace l'éclatement en myriades de groupes et d'individus isolés et antagonistes. Du conflit est nécessaire au mouvement de la vie mais comme est nécessaire sa résolution symbolique en une succession de mouvements complémentaires analogues à la diastole et à la systole de notre rythme vital.

Ce qu'il y a d'unique et de «miraculeux» dans l'Autre c'est que je puis à la fois le comprendre sans pouvoir l'inventer. C'est dans cette surprise qu'est l'Autre que se joue le mouvement de la vie tantôt dans sa dureté — parfois l'altérité m'est agression — tantôt dans son éblouissement quand l'autre m'est révélation.

Au «nous» et «eux» qui oppose des groupes humains figés dans un immobilisme irréel et qui n'est, en fait, que peur de la vie et peur de la mort, me semble préférable le «moi» et «toi», le «nous» et «vous» qui à la fois dessine la rivière de la différence et le pont du dialogue.

La créativité humaine peut avoir valeur d'exemple et fonction initiatrice. Toute création se nourrit de différences et de tensions. Dans le conflit et les tensions intérieures dont elle est un mode de résolution. Mais aussi dans un faisceau de tensions intérieures dont elle est un mode de résolution. Mais aussi dans un faisceau de tensions extérieures car tout art se situe par similitude, parenté d'un côté et opposition et différenciation de l'autre.

Et ce double mouvement d'identification et de différenciation travaille à la fois dans le temps (on sait depuis longtemps que toute œuvre dialogue avec les œuvres passées dans la lignée desquelles elle se situe et dont elle se différencie) et dans l'espace à travers un processus complexe d'influences et d'interpénétrations où, de la même manière apparaissent simultanément les deux opérations contraires, se reconnaître et se distinguer, qui structurent notre rapport à l'altérité.

La création artistique est résolution d'un conflit, d'un jeu de tensions contradictoires, mais l'intérêt de cette résolution est qu'elle n'est ni une négation illusoire de ces dernières, ni un vague compromis, mais qu'elle se fait par l'apparition d'un troisième terme qui se détache de ce qui l'a mis en œuvre et se met à jouer, dans l'échange collectif, un rôle qui échappe à celui qui l'a produit, se mettant à exister de façon autonome bien au de là des intentions individuelles. De là bien sûr les comparaisons que l'on a pu filer entre création et procréation, qui, de fait,

toutes deux mettent à la fois face à un pouvoir, celui de donner la vie ou celui de créer, et face à un impouvoir quand ce qui naît de nous, enfants ou œuvres nous échappe nécessairement et nous renvoie à cette évidence de notre limite : donner la vie comme donner vie à une œuvre signe l'impossibilité de la «garder», cette vie.

Dans tous les cas, l'expérience de la création est expérience de l'identité en mouvement, expérience de l'identité sans cesse en chantier, recomposant les éléments du passé comme ceux du présent dans une dynamique incessante qui est à l'opposé de l'illusion de sécurité que donnent les simplifications réductrices et les idées arrêtées.

Que l'identité et la culture ne sont pas des données mais une construction où la part du passé comme du présent, la part de l'autre sous tous ses visages sont sans cesse à l'œuvre, qu'elle sont aussi et peut-être essentiellement invention, voilà ce que dit clairement toute œuvre, tout acte de création. Je crains que nous n'ayons trop souvent dans la version caricaturée de notre conception contemporaine, une image de l'identité et de la culture pareille à un patrimoine immobilier dont on hériterait. C'est encore une fois rabattre l'être sur l'avoir et passer à côté, à mon sens, de ce qui est spécifiquement humain.

Pourquoi, par exemple, l'absence de mention du droit à créer dans les droits de l'homme, qu'il serait plus adéquat de traduire dans notre langue par droits humains ? Est-ce implicite qui fait négliger d'inscrire comme un droit ce qui serait d'évidence inhérent à la condition humaine ? On peut le penser. On peut aussi voir là un signe du rapport que notre époque entretient avec la création, placée trop souvent à la marge. Dans

le même ordre d'idée, Viviane Forrester, dans le cri d'alarme que constitue son livre «L'Horreur économique», note le choix significatif des termes «Forces vives» pour désigner les seuls acteurs de l'économie...

Les truismes méritent parfois d'être réaffirmés. Afficher clairement que la capacité créatrice de l'humanité la définit autant que le travail serait peut-être nécessaire. Déjà le droit au travail a-t-il mis longtemps à apparaître parmi les droits de l'homme et pour le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'est pas en passe d'être respecté... Aussi ne serait-il pas superflu de rappeler que l'être humain est capable de création, qu'il a le droit d'y accéder et que peut-être là est sa vocation fondamentale.

Ce droit d'y accéder désigne à la fois le droit de faire œuvre, dans quelque domaine que ce soit, la possibilité politique et sociale de le faire, mais aussi le droit d'avoir accès aux œuvres, ce qui présuppose que l'on reconnaisse et développe ce qu'a d'actif le rapport à l'œuvre d'autrui, activité à l'opposé de la conception d'un consommateur passif.

Il faudrait bien sûr développer les quelques points abordés ici, les approfondir, les soumettre à la controverse et à la réflexion

Conférence présentée au Grain de sel (8/03/97), au Forum Femmes Méditerranée (11/03/97) au Festival de Thessalonique organisé par l'Unesco (9/03/97), au Centre International de Poésie de Marseille (26/09/97).

*Entre autres publications de l'auteur : **Lieu des Éparts** éd. Gallimard, **Sinon la Transparence** éd. Via Valériano, **Parole pour une Voix** éd. Via Valériano.*

commune. Et il me semble, à cet égard, que les femmes devraient s'emparer davantage de ces questions qui ne sont secondaires qu'à un regard superficiel.

Certes, pas de création sans conditions économiques et politiques qui la permettent, mais que signifient une économie et une politique qui sont un but elles-mêmes sans que soit jamais posée la question du sens ? Or cette question du sens, c'est toujours dans la pensée, la création vivante qu'elle se pose de façon la plus urgente et la plus originale.

Des voix existent, des voix fortes, des voix de femmes et d'hommes, qui parlent une autre langue que les fadaises du politiquement correct. Les écoutons-nous ? Nous en faisons-nous suffisamment l'écho ? Ou bien sont-elles toujours refoulées à une périphérie alors qu'elles devraient constituer le centre même de notre questionnement ?

Claude Ber

Quand les femmes écrivent, les siècles correspondent

De cette correspondance, je vais m'aider pour démontrer avec le plus de justesse et d'efficacité les rapports étroits entre *Femmes Créatrices des Deux Mers*, sous l'égide de l'UNESCO, à Thessalonique, dans cette partie de la Grèce que l'on peut appeler Thrace ou par osmose avec leur voisine proche Macédoine. D'ores et déjà, nous sommes dans ce qu'il est convenu d'appeler les Balkans, à l'Est de l'Europe, entre Orient et Occident. Les deux mers seront donc la Mer Noire et la Mer Méditerranée. Cette ouverture entre les créatrices du Sud et de l'Est de l'Europe m'est apparue porteuse de sens novateurs et pluriels.

De cette surface géographique plus étendue, hors des

frontières de notre pays, hors des rives de la Méditerranée, je me servirai donc pour choisir de vous entretenir d'une femme poète du début de ce siècle, née à Saint-Pétersbourg sur les bords prestigieux de la Néva. Il s'agit, bien évidemment, de Marina Tsvétaeva. Sa trace brûlante dans la littérature de notre siècle me paraît un exemple opérant, de la passion d'une femme au service de la création, de la vie, des difficultés parfois insurmontables qu'elle rencontre pour s'exprimer avec toute la richesse de sa sensibilité, de son intellect, de sa sensualité même :

«*Ma spécialité à moi, c'est la vie*»

Peut-on rêver meilleure formule pour désigner la spécificité de l'acte créateur au féminin. Marina a trouvé la maxime qui nous fait avancer. Autour de ce thème je vais pouvoir placer mes quelques réflexions rapides sur «Femmes» et «création». J'entends, d'ores et déjà, deux objections. Je serais supposée placer ainsi la femme génitrice, procréatrice en avant. Seule, devant. De toute évidence, non, pour bien des raisons. En tout premier le fait indiscutable que Marina Tsvétaeva n'ait pas eu d'enfants. Mais les liens, les ponts entre gestation charnelle et intellectuelle ne peuvent être que très forts lorsqu'ils sont contenus dans un même passage de vie très court. On ne peut les éluder.

Pour donner encore plus de justesse à ces quelques annotations sur ce qui pourrait être considéré comme un «a priori», le concept de «création féminine», j'agrandirai ce plan géographique d'une donnée temporelle. Cette correspondance remontera donc quatre siècles jusqu'à une autre créatrice de génie dont l'actualité semble, aujourd'hui encore, indépassable. Je veux parler du «cas» Louise Labé. Lyon, Saint-Pétersbourg,

Meudon, Vanves, Clamart, Perpignan, Moscou témoignent à plusieurs centaines d'années de distance de la tonicité de ces deux femmes, suffisamment éloignées, suffisamment différentes pour que leur mitoyenneté ne puisse apparaître comme suspecte. Marina comme Louise Labé, au XVIème comme au XXème, défendent la cause des femmes, font preuve de solidarité avec les créateurs qui les entourent, ont une haute conception et une exigence d'une fermeté exemplaire vis-à-vis du monde, de son avenir social et culturel. Elles vivent pleinement leur temps avec une adéquation si neuve qu'elles en deviennent intemporelles.

Ouvrons les *Œuvres Poétiques* de Louise Labé dans la collection Poésie-Gallimard, à la page 93, nous pouvons lire cette lettre écrite à une amie et datée de Lyon, ce 24 juillet 1555 :

«à Mademoiselle Clémence de Bourges Lyonnaise, (...) Votre humble amie Louise Labé.»

Je pourrais, sans erreur, accoler à ces feuillets quelques paragraphes des nouvelles *Rêves de Femmes* que nous primerons demain. Parfois les échos en sont encore plus terribles, écoutons Ouiza Ferhi ou Martine Sablier :

«Ah ! Mère, je refuse de mener une vie d'esclave. Si tu t'es résignée pendant trente ans à ses lois, moi je refuse. Je tiendrai le coup malgré les coups de ceinture. Je suis convaincue, entièrement convaincue que seule l'instruction me permettra d'avoir mon indépendance. Je te jure qu'au premier diplôme, tu n'auras plus peur de lui, tu n'auras plus affaire à lui.»

«Les mots «liberté» et «choix» revenaient constamment dans ses paroles. Comme une incantation, comme si la menace de leur suppression qu'elle sentait planer, la motivait. Comme si elle désirait conjurer un sort qu'elle ne voulait pas voir s'acharner sur elle.» Ces termes ne peuvent que troubler, choquer, nous inciter à la solidarité, à la révolte. Une riche fille de marchands de la bonne société lyonnaise au XVIème siècle avait-elle plus d'assurance, moins de peur, qu'une émigrée européenne aux États-Unis dans les années 30, qu'une ressortissante maghrébine dans le sud de la France en 1997 ?

J'ai choisi de vous parler de Marina Tsvetaeva, d'abord pour la qualité de son écriture : «Une prose froide et ensorceleuse, pieuse et vengeresse» pour Linda Lè. Je ne suis pas tout à fait en accord avec cette lecture. Par contre en ce qui concerne le lien avec le vécu, je rejoins l'analyse de notre consœur. Un triple motif récurrent dans la trace littéraire et littérale de Tsvetaeva : «La Mort, la Mère, les Mots». Tryptique qu'elle réunit dans la figure pourtant composite et toujours mythique du Diable pour *le Diable et autres récits* (Ed. l'Age d'Homme, Lausanne 1979). Marina lui adresse cette prière :

«C'est à toi que je suis redevable du cercle enchanté de ma solitude, qui m'accompagne partout.»

Toi, le cercle infernal, la mère, la mort, le diable qui souligne la voix par le prisme des mots. On situe par quel biais viennent se rejoindre la lettre de Louise Labé, les nouvelles de nos candidates et l'onirisme de Marina Tsvetaeva.

Louise Labé évolue dans la société lyonnaise de la

Renaissance. En 1550 Lyon se dessine comme la seconde capitale de la France, ville appréciée des princes, inventive, ouverte aux influences venues du Nord, comme du Sud — et c'est ici que réside sa nouveauté si propice à l'esprit moderne de la Renaissance — de Genève à Rome, des imprimeurs allemands installés à Lyon, jusqu'aux marchands, banquiers, diplomates florentins, vénitiens ayant investis la capitale des Gaules pour y faire commerce. C'est dans cette mouvance que Louise écrit. Marina le fait dans l'entre-deux-guerres, au sortir de la révolution russe. Octobre 1917 a commencé à Saint Pétersbourg. Tsvétaeva consacre de nombreux essais à l'œuvre de ses amis poètes. Elle sait regarder les autres sans a priori, sans calcul. Elle nous instruit aussi bien de Biely, de Kouzmine, de Pasternak, de Volonchine ou de Maïakovski. Cet éclectisme lui vaudra l'inimitié de tous les sectaires. Cette femme de chair et de sang chante l'amour pour son compagnon, officier anti-communiste, en des termes passionnels. «Si Dieu accomplit le miracle de vous laisser en vie, je vous suivrai comme un chien.» Il est dur d'admettre de tels propos. Il est clair que la passion l'habite. Plus tard elle écrira des odes au «Don Juanisme» :

*L'amertume, et, moi-j'embrasse
tous ceux qui sont jeunes et beaux,
L'amertume, et toi-la nuit
tu prends une autre par la main.*

De même, en politique, admiratrice de Maïakovski, de Pasternak, elle comprend et adhère à l'esprit ardent des Rouges. Rien, pourtant, ne la fera se trahir dans son désir, inlassable, d'amour.

*Il était blanc-il est rouge
le sang l'a empourpré.
Il était rouge-il est blanc
la mort l'a blanchi.*

Rapprochements inévitables avec Garcia-Lorca, la guerre d'Espagne, mais plus près de nous l'Algérie, la Yougoslavie, l'Irak... Des femmes, aujourd'hui, pleurent encore ceux qui meurent sur les champs de bataille, entre les mains des terroristes, sous le joug des impérialistes, des intégristes... Elles pleurent aussi la mort de leurs sœurs bafouées, se révoltent et tendent la main à toutes celles dont chaque jour la liberté est davantage menacée. Sans caste, sans parti, dans le désespoir et la solitude, Tsvétaeva reviendra de France (où elle vit quatorze années d'exil misérable) pour accrocher une corde à la branche d'un arbre, dans la profonde forêt soviétique et tourner le dos définitivement au monde. L'écrivain, la femme, aura pourtant fait œuvre d'humaniste. Dans la préface au livre publié par les Éditions de Femmes pour la traduction française *Des poètes, Maïakovski, Kouzmine, Volochine*, Efim Ekind souligne : «Le poète n'est donc national que par la superficie de ses œuvres; l'âme de la poésie est humaine, elle plane au-dessus de l'élément ethnique et linguistique.» Les textes de Tsvetaeva sont universels, intemporels «N'y aurait-il qu'un seul poète toujours le même du commencement à la fin du monde ?» questionne Efim Ekind. Nous pouvons ajouter : n'y aurait-il qu'une femme ?

Je voudrais apporter encore quelques éclaircissements sur l'itinéraire créateur de Louise Labé. Il y a de quoi faire réfléchir bon nombre d'entre nous. J'ai cité la lettre du 24 juillet 1555. Elle reste un viatique pour beaucoup d'apprenties-écrivaines, peintres,

musiciennes. Le courage ou l'audace de cette femme reste presque sans égal. Lisons simplement les trois premières élégies. Le chant numéro 2 se félicite de l'amour de l'amant, des tourments de la séparation, évoque la douleur terrible de la mort :

*D'un tel vouloir le serf point ne désire (...)
Si ne la rends de tes pleurs apaisée.*

Le chant numéro 1 avoue nettement son goût vif pour les amours lesbiennes :

*Au temps qu'Amour d'hommes et dieux vainqueurs, (...)
Et à ce coup pleurera de la mienne.*

Le chant numéro 3 reste, pour moi, le plus surprenant et par ailleurs celui qui témoigne le mieux de son identité avec authenticité, franchise et solidarité :

*Quand vous lirez, ô dame lyonnoises,
Ces miens écrits plein d'amoureuses noises,
Quand mes regrets, ennuis, dépits et larmes
M'orrez chanter en pitoyables carmes,
Ne veuillez point condamner ma simplesse,
Et jeune erreur de ma folle jeunesse,
Si c'est erreur. Mais qui dessous les Cieux
Peut se vanter de n'être vicieux ?*

Goût de la provocation, audace gratuite pour ce

tempérament enflammé, je ne pense pas qu'il s'agisse de cela mais bien de ce dur chemin qui mène à la victoire ou à la mort en passant par la vie vécue. Louise Labé a su gagner le droit au savoir des sciences. Elle gagne le plaisir de «faire des vers», d'être publiée, dirait-on, de nos jours. Immédiatement, elle propose à mademoiselle Bourges de partager son succès. Dans ce dernier extrait de poème, encore, elle s'adresse aux femmes lyonnaises avec violence. Libérez-vous de vos chaînes, semble-t-elle leur dire, selon votre éthique, selon vos goûts, selon vos possibilités. Accédez à la connaissance. Notre message, à cette table est-il si différent ? Cela mérite d'être réfléchi. Le risque de l'art, de la connaissance, pris par un homme ou par une femme doués de quelque vérité, ne peut conduire qu'à différer l'aliénation de l'humanité. Des hommes et des femmes — les femmes avec encore davantage de difficultés — depuis la nuit des temps et dans tous les pays du monde marchent vers cette lumière... Aujourd'hui encore nous... Merci à vous.

Jeannine Baude
Poète

Commission internationale permanente
Forum Femmes Méditerranée
Réseau UNESCO

Marseille Parc Chanot 21 février 1998

Intervention de *Sylvie Andrieux*

Je voudrais d'abord remercier, très sincèrement, le Forum

Femmes Méditerranée pour son action considérable en faveur des femmes, particulièrement à Marseille et dans la région.

Je voudrais remercier les représentantes de l'UNESCO qui nous font un honneur de réunir, pour la première fois en Provence, la Commission Internationale Permanente de leur réseau «Femmes».

Mes remerciements vont aussi à toutes les déléguées des pays méditerranéens, du Sud et du Nord, aux ONG et associations qu'elles représentent, sans lesquelles, nous n'aurions pas l'occasion, non seulement de nous rencontrer, mais aussi d'échanger nos expériences, surtout de réfléchir ensemble aux défis présents et à venir, qu'ils relèvent des sciences et de l'éthique, des technologies et de la coopération ou des violences et de la paix.

Je ne manquerai pas de noter ici toute la symbolique de cette présence de femmes méditerranéennes à Marseille. Marseille se conjugue au féminin, je rajouterai, **pluriel(le)**, la Méditerranée aussi.

Symbolique et opportunité.

Opportunité, en effet, vous l'avez souligné : le projet Euroméditerranée doit impliquer et intégrer l'élément féminin. Ne ratons pas le coche.

Non pas par coquetterie ou par pur formalisme. Mais parce que l'avenir de Marseille, et par là, celui des partenariats entre toutes les rives de notre mer commune, ne saurait se concevoir, ne pourrait se construire autrement. N'a-t-il pas déjà été prouvé suffisamment que l'intégration des valeurs féminines constituait un facteur majeur d'efficacité économique et sociale.

J'œuvre, et j'œuvrerai pour ma part en ce sens. Comme j'œuvrerai pour que Marseille (après Thessalonique et Alger) s'inscrive dans votre projet de concours de jeunes femmes architectes en vue de la réalisation, pour l'an 2000, de places dédiées aux femmes.

L'Histoire — je me limiterai à l'histoire plus récente — révèle à quel point en Méditerranée, les femmes sont en première ligne.

On l'a vu en Ex-Yougoslavie. La mobilisation des femmes dans les forums civiques à Sarajevo, Zagreb ou Belgrade... fut à la mesure des souffrances qu'elles ont endurées.

On le voit aujourd'hui en Algérie où les hommes eux-mêmes disent «ce sont les femmes qui sauveront notre pays» ou encore «heureusement il y a nos femmes». Ce sont bien ces femmes qui aujourd'hui (comme hier d'ailleurs) sont à l'avant-garde de la revendication pour la démocratie, la laïcité et la paix en Algérie. Il faut leur rendre hommage.

Plus au Nord, ce sont encore les femmes qui agissent les premières contre les régressions et la violence. Je veux parler par exemple des siciliennes, en Italie, et de leur rôle dans la lutte contre la mafia. Elles ont osé briser la loi de l'omerta et quelles avancées depuis !

En France, en Corse plus précisément, ce sont bien les femmes qui sont sorties dans la rue pour que cesse le terrorisme, et qui, avec leur «Manifeste pour la Vie» multiplient les pressions pour que les crimes ne soient plus impunis et que la transparence triomphe enfin.

D'autres exemples existent dans d'autres pays de la Méditerranée, mais une chose est sûre, le Sud n'a pas l'exclusivité des mouvements extrémistes et rétrogrades.

Soyons vigilantes !

Ne baissons pas la garde face aux commandos anti IVG... Face à ceux qui font miroiter un salaire pour que les femmes restent au foyer ou ceux encore qui voudraient faire croire que le travail des femmes serait une cause du chômage ou qui vantent le travail partiel comme un bienfait pour les femmes.

Parlons en ! Les femmes, je le disais, sont premières partout (ou presque). Le chômage et la précarité, elles savent hélas, mieux que les autres sans doute, ce que c'est. Dans ma circonscription, je les côtoie quasi quotidiennement.

À ce titre, qui mieux qu'elles comprennent — et défendent — le projet de loi sur l'exclusion et bien sûr la réduction du temps de travail : à la fois plus d'emplois et plus de temps libre.

Du temps. Oui. Notamment pour leur participation à la vie publique.

Vous le savez sans doute, la journée de la femme active française est la plus lourde d'Europe tant sur le plan professionnel que sur le plan «domestique» (familial)

Elles comprennent — et elle défendent — le non cumul des mandats. Parce que dans le renouvellement de la classe politique elles comptent bien se faire leur place. La place qui leur revient.

Déjà grâce à l'exemple du PS, qui a présenté 30 % des femmes aux législatives, une trentaine de nouvelles députées ont fait tripler leur représentation dans le groupe socialiste. (Cela a

permis, je le dis en passant, de sortir de cette place honteuse — avant dernière en Europe — que détenait la France au palmarès de la faible représentation politique).

Oui, un bout de chemin a été parcouru depuis la déclaration d'Athènes en 1992 et même depuis Pékin en 1995.

Mais l'inégalité domine toujours à tous les niveaux : local, régional, national, européen. Les femmes sont sous-représentées dans la vie publique (politique, économique, scientifique...)

Comment peut-on ainsi prendre pleinement en considération les intérêts et les besoins des populations alors qu'«un homme sur deux est une femme» (Il est bon parfois de rappeler ces bons vieux slogans féministes).

Comment la France — l'Europe, la Méditerranée — peut-elle se permettre de perdre la moitié de ses talents face aux nombreux problèmes qu'elle doit affronter et aux défis qu'elle doit relever ?

La question aujourd'hui qui est posée c'est comment passer de l'égalité de droit à une égalité de fait.

Et pas seulement en matière de représentation politique.

Les salaires des femmes en France sont inférieurs en moyenne de 25 à 30 % par rapport à celui des hommes.

Dans le domaine scientifique, pendant qu'elles investissent de plus en plus les laboratoires, alors que nous avons, pour la première fois en France, une femme présidente de l'Académie des sciences (Marianne Grunberg Manago), elles sont moins de 10 % des femmes à accéder à des postes de responsabilité.

Pourtant, toutes les études démontrent qu'on mesure de

plus en plus l'enjeu d'une représentation plus équilibrée des deux sexes dans les instances de décision.

Ainsi sur la participation des femmes à la vie locale (dans les assemblées municipales), les résultats d'une recherche ont mis en évidence le fait que les femmes puisent dans leur «culture de proximité» leur conception de l'intérêt général. On a observé des transformations — bénéfiques — tant dans le fonctionnement, dans l'usage du temps, dans l'inscription de nouvelles problématiques dans les agendas des élus, etc...

Selon une enquête de l'INED, réalisée en 1994, 70 % d'hommes et de femmes estiment qu'en cas de présence féminine massive dans les Assemblées, les formes du débat politique seraient transformées.

Pour plusieurs raisons. On cite notamment le fait que «les femmes s'intéressent plus aux problèmes réels qu'aux conflits de personnes» ou encore qu'«elles préfèrent s'engager sur des actions concrètes» ou enfin «parce qu'elles ont un autre rapport au politique et au pouvoir, elles apportent des choses différentes et nouvelles».

Alors LA PARITÉ oui. Ce «mot nouveau pour une vieille histoire» — il faut l'inscrire dans la loi, dans une démarche volontariste.

D'ailleurs Lionel Jospin s'y est engagé solennellement dans sa déclaration de politique générale.

Tirons encore une fois les leçons de l'histoire. Dès les premières années de la Révolution, des femmes, au prix de l'isolement, de la raillerie, parfois même de l'échafaud, de l'exil ou de la folie, ne se sont-elles pas appuyées sur les principes de la République pour que l'égalité et leur participation

aux prises de décisions soient proclamées dans la constitution et dans les lois ? !

Certes cela ne suffit pas.

Il ne s'agit pas seulement d'écrire ou de modifier le droit.

Mais de l'appliquer.

Cela suppose un travail de tous les jours, sur les mentalités, sur les pratiques, dans l'éducation, dans l'entreprise...

Léon Gambetta avait bien raison quand il disait «ce qui constitue la vraie démocratie ce n'est pas de reconnaître des égaux mais d'en faire».

Sur la parité, ce qui nous intéresse ce n'est pas tant de

Je me souviens du 6 novembre 1993

Ce jour-là, devant les grilles du Panthéon, à Paris, nous étions quelques dizaines, une fleur à la main, et nous chantions de bon cœur, dans le froid. Nous commémorions le bicentenaire de l'exécution d'Olympe de Gouges. Nous réclamions son entrée au Panthéon. Nous placions sous l'invocation de son souvenir notre lutte pour la parité.

Olympe de Gouges, cette auteure de pièces de théâtre à caractère social, qui a lutté, dès avant la Révolution, comme l'abbé Grégoire, pour l'abolition de l'esclavage - et dont la carrière a été brisée net par la cabale des planteurs. Olympe de Gouges, cette polémiste républicaine qui a, dès 1791, comme Condorcet, souligné que la Révolution française avait refusé aux femmes le droit d'être des citoyennes à part entière. Olympe de Gouges, cette observatrice de la vie publique qui a proposé des réformes, dénoncé sans relâche les manquements à l'esprit d'humanité, la corruption, la violence, qui a osé tout écrire, et dont la tête a roulé sous la guillotine, au moment où les révolutionnaires voulaient interdire aux femmes de se mêler de politique.

Quelques jours après ce rassemblement, le **10 novembre 1993**, le journal *le Monde* publiait le *manifeste des 577*. 577 femmes l'avaient signé - plus quelques autres dont le nom n'apparaît pas, parce qu'on n'avait retenu que les plus connues, afin d'en rester au nombre de 577, identique à celui des députés.

Nous sommes aujourd'hui à l'aube de 1998, presque cinq ans plus tard. Début mai, on fêtera, ici et là, le deux-cent-cinquantième anniversaire de la naissance d'Olympe de Gouges.

Mais nulle n'est prophète en son pays : l'affiche qui annonce cet événement est rédigée en allemand. Le Comité qui s'est constitué pour tenter de l'organiser siège à Amsterdam, aux Pays-Bas. Olympe de Gouges n'est pas encore entrée au Panthéon : la France, si prompte à couronner ses grands hommes, traîne les pieds à reconnaître ses femmes illustres. Seule exception pour l'instant : Marie Curie a été panthéonisée, en compagnie de son époux Pierre, le 20 avril 1995. Ce fut une cérémonie paritaire...

Cependant l'idée de parité, elle, a fait son chemin.

Mais d'abord que veut dire **parité** ? La parité, c'est le fonctionnement par paire. Une paire. Une paire est formée de deux éléments de même valeur, même s'ils ne sont pas identiques. L'idée de parité se fonde sur un constat : l'espèce humaine est formée de deux éléments, masculin et féminin. Ils sont différents par le corps, ils sont égaux par la raison. Les lois doivent être faites en prenant l'avis des représentants des deux sexes : les femmes doivent participer, à parité, à la prise de décision. Cela paraît tout simple, tout clair. Une évidence, comme on dit. Pourtant, pour en arriver là, il a fallu une **révolution mentale**. Rien de moins.

La **parité est fille de la démocratie** : c'est la démocratie en actes, réalisée. Jusqu'à ces dernières années, il était très difficile de l'imaginer. Lors de la naissance de la démocratie, en France en 1789, aux Etats-Unis un peu plus tôt, les savants et les penseurs de l'époque partageaient une certitude : l'homme est un être de culture et la femme, faite pour enfanter, est du côté de la nature. Tenue par ses passions, elle ne peut se diriger seule. Un citoyen passif, de seconde zone.

Il était impossible, dans ces conditions, d'**imaginer la parité**. Il fallait sans doute, pour pouvoir la penser, qu'un nombre suffisant de femmes, franchissent avec succès tous les obstacles dressés par des siècles d'habitudes sociales, qu'elles fassent la démonstration qu'un cerveau de femme pense aussi bien qu'un cerveau d'homme. On n'y est parvenu, en Europe, que dans les années 1970-1980. Pourquoi si tard ? Remarquons ici qu'une autre révolution s'est passée entre-temps : les femmes de la plupart des pays européens ont accédé, les unes après les autres, aux droits civiques. Elles sont devenues citoyennes. Certaines d'entre elles, au sommet du pouvoir, ont fait la preuve de leurs capacités à gouverner. Mais surtout, progressivement, elles ont cessé, depuis le milieu des années 1960, d'être esclaves de la maternité obligatoire. La véritable libération, celle du corps, celle qui ouvre tous les chemins du possible, c'est d'avoir accès à la contraception. Cette génération de femmes, la première, a conquis la libre disposition de son corps. C'est cette liberté-là que les intégristes de tout bord visent sans relâche. Les dictatures, soucieuses de produire de la chair à canon, l'interdisent et la répriment. **La préserver demeure, dans tous les pays, le premier combat des femmes pour leur liberté.**

Parité-liberté, ces deux idées-là cheminent ensemble.

Quelle assurance auront les femmes que leurs conquêtes seront préservées, que leurs droits seront défendus, si elles ne siègent pas à parité dans les organismes de décision ? Les études qui ont été faites sur leur place réelle dans la société montrent que, malgré une égalité inscrite dans la loi depuis les années soixante en France, complétée par un ensemble de lois libératrices dans les années soixante-dix et de textes réglementaires dans les années quatre-vingt, l'égalité reste de façade : les femmes, en France, participent très peu aux fonctions électives, restent

moins payées que les hommes, occupent les postes précaires, chôment davantage que les travailleurs, doivent lutter pour faire reconnaître leur féminité quand elles occupent une fonction prestigieuse, doivent se battre pour faire respecter leurs droits à la libre maternité.

Dans les différents pays qui bordent la Méditerranée, la situation présente des ressemblances et des différences considérables. Mais partout, une évidence s'impose : **les femmes avancent quand elles savent s'unir** et mettre leurs expériences en commun. Les acquis des femmes du Nord doivent aider les entreprises des femmes du Sud. Et inversement. Les institutions européennes favorisent cette démarche. Un exemple remarquable est donné par le réseau des femmes suédoises et andalouses actives en politique sur le plan régional. Il montre l'efficacité d'une telle démarche : aujourd'hui, le parlement régional andalou compte 28% de femmes. C'est la plus forte proportion des parlements régionaux espagnols. Ce résultat très positif n'a été possible que parce que les femmes politiques de différents horizons idéologiques ont su nouer des rapports de solidarité entre elles sur ce point précis. Elles ont répondu ainsi à l'attente de la féministe française Madeleine Pelletier qui s'exclamait en 1909 : *Libertaires, socialistes, syndicalistes, pacifistes, les femmes sont un peu tout cela, alors qu'elles feraient mieux de n'être que féministes, et de l'être sérieusement.*

Catherine MARAND-FOUQUET
Historienne

Forum des Femmes de la Méditerranée (FFM) - Réseau UNESCO Marseille 19-20-21 février 1998

La réunion préparatoire du III^e Forum de la Méditerranée de la commission permanente (voir en annexe liste des membres) du Forum des Femmes de la Méditerranée - Réseau UNESCO s'est déroulée à Marseille le 19, 20 et 21 Février 1998 à l'invitation du Forum des Femmes de la Méditerranée/Marseille et de sa présidente Esther Fouchier. A cette occasion, plusieurs rencontres publiques ont été organisées qui ont rassemblé de nombreux participants à chacune de ces étapes : le 19 à la Ciotat, le 20 à Arles et le 21 à Marseille (Voir programme ci-joint).

Dans chacune de ces trois villes les membres de la commission permanente ont été reçus par les élus locaux. Les maires de la Ciotat, d'Arles et de Marseille ont dit combien ils attachaient de l'importance à ces rencontres des femmes des pays des deux rives, Sud et Nord, de la Méditerranée.

1. Le travail de la commission permanente

La commission permanente a accueilli ses nouveaux membres : pour le Liban, Maria Chakhtoura, pour Israël, Madame Mazal Redford et pour la Turquie, Madame Tulin Içli.

Un des thèmes de travail de la commission permanente a été d'identifier les modalités d'actions pour la préparation du III^o Forum du FFM qui se tiendra à Turin (Italie) en Juin 1999. Le thème du III^o Forum a été confirmé : il s'agit de Femmes, Sciences et Technologies.

Il a été décidé que le III^o Forum se déroule comme le précédent. Une invitation largement diffusée sera adressée dans les différents pays de la Méditerranée afin de réunir à Turin le plus de participants possible dans des ateliers de travail, et autour de tables rondes dont les thèmes seront définis lors d'une réunion préparatoire d'experts. La Jordanie a offert d'être le pays hôte de cette réunion préparatoire.

En ce qui concerne la possibilité de transmettre un rapport à la «Conférence Mondiale sur les Sciences pour le XXI^{ème} siècle : un nouvel engagement» organisée par l'Unesco en 1999, la commission a marqué sa satisfaction et a décidé qu'à l'intérieur du Forum, un groupe d'experts sera chargé de rédiger un rapport sur un certain nombre de questions, ce rapport sera transmis à la Conférence Mondiale après qu'il ait été approuvé par l'ensemble des femmes du Forum de la Méditerranée.

2 «Femmes Sciences et Technologies» (La Ciotat - 19 Février 1998)

Une table ronde a été organisée avec des personnalités du monde de la recherche en vue de poser les questions qui pourraient être retenus pour le III^o Forum des femmes de la Méditerranée qui se tiendra à Turin sur les thèmes : Science et

Technologies. Des exposés présentés par les intervenants (voir programme ci-joint) et du débat instauré avec la Salle on en retiendra que : La gestion de la transgression de l'ordre naturel qui est à la base de la recherche médicale et les limites de cette transgression, la gestion de la pénurie, c'est-à-dire celle des choix et des orientations ainsi que des priorités de la recherche et de ses applications à l'intérieur d'une communauté, mais également et surtout entre les pays riches et les pays pauvres sont les deux questions éthiques qu'il faut poser aujourd'hui, et sur lesquelles les femmes doivent se prononcer et faire entendre leurs voix.

A également été évoquée la question importante de l'alphabétisation scientifique des femmes dans un monde en évolution permanente. Marcel Benaroch, directeur des rencontres sur le bilan du siècle dans le domaine des sciences, a fait part de l'intéressant travail qui s'effectue à Marseille sur ce thème. Fut également évoqué le rôle des Femmes dans la lutte contre la propagation du SIDA dans les pays pauvres et l'utilisation des microspermicides comme remplacement aux préservatifs.

3. Rencontre-Débat organisée à la Mairie d'Arles sur la «Méditerranée créatrice et plurielle», Identité culturelle en Méditerranée : héritage ou création ? (Arles 20 Février).

La femme et son rôle particulier au sein des cultures méditerranéennes, les racines et les liens communs de cette zone géographique, comme certains problèmes spécifiques à la culture musulmane et les problèmes posés aujourd'hui aux femmes par l'interculturalité ont été autant de questions au cœur du débat.

Lors de cette rencontre Madame Ketty Tzitzikosta, présidente du Centre UNESCO interbalkanique pour les femmes et la paix, qui est à l'initiative du Festival de Thessalonique «Les Femmes Créatrices des deux Mers : la mer Méditerranée et la mer Noire» a présenté le premier festival et l'état des préparatifs du II^o Festival qui se déroulera en 1999. Un comité préparatoire se réunira le 2^o semestre 1998 et un appel à participation sera envoyé dès octobre 1998.

A l'issue de cette réunion, un groupe de travail s'est réuni à la Fondation Sud (Arles) pour examiner les détails de la participation de chacun au comité préparatoire.

Il a été décidé de reprendre l'expérience du premier Festival, à savoir une création pour le Festival. Pour le premier festival, la pièce d'Aristophane «l'Assemblée des Femmes», interprétée et jouée dans les différentes langues de la Méditerranée avait été montée grâce à la Direction Générale de la Mujer de Madrid. Une nouvelle création pourrait être confiée au Forum des Femmes de la Méditerranée, de Marseille.

4. Rencontre-débat au Palais de Congrès de Marseille sur la Coopération Nord/Sud-Parité Hommes-Femmes (21 Février)

Cette dernière rencontre a été ouverte par Esther Fouchier, Présidente du Forum de Femmes de Marseille et Wassyla Tamzali, Directrice du Programme pour la promotion de la condition de la femme Méditerranéenne à l'UNESCO, elles ont montré que le but de la mobilisation des femmes de la Méditerranée, est de faire jouer par les femmes un rôle de

plus en plus déterminant tant dans les relations entre les pays Méditerranéens que dans la politique dans leurs pays pour une plus grande égalité et une plus grande justice.

Au cours de cette réunion à laquelle a assisté un très nombreux public des personnalités du monde politique, associatif, ont pris la parole et un débat a été organisé avec la salle.

Le débat a été ouvert par Madame Paule Graziani-Parsi, (Corse) qui, au nom du Mouvement pour la Vie, a parlé du refus de la femme corse pour la violence et de la marche qu'elle venait d'organiser contre l'assassinat du Préfet à Ajaccio. Elle fut suivie par Sylvie Andrieux (Député du Parti Socialiste de Marseille) qui a fait une vibrante plaidoirie pour la parité et qui a apporté son soutien à toutes les femmes en lutte contre la violence.

Le thème de la Coopération Nord-Sud et la Parité Homme-Femme, a été au cœur des interventions et des exemples de coopération ont pu être apportés notamment par Madame Ketty Tzitzikosta et par Asunciòn Miura : Madame Ketty Tzitzikosta a rendu compte du travail effectué par le Centre UNESCO pour la Paix et les Femmes dans les Balkans et a montré l'importance du rôle des femmes et leur solidarité active dans des moments de guerre ou de conflits armés. Asunciòn Miura, Directrice Générale de la Femme de la Communauté de Madrid, a donné l'exemple du projet développé en faveur des femmes migrantes dans des situations de marginalité dans la ville de Madrid pour une insertion sociale plus grande ou un retour choisi dans leurs pays d'origine avec un mini-crédit. Ces deux exemples concrets montrent l'importance des projets de

coopération et la nécessité pour les femmes de s'impliquer dans ce type de démarche pour donner un contenu politique acceptable à la «Méditerranée».

Madame Fatma Haddad, (Tunisie), responsable de la chaire UNESCO pour la Tunisie, a bien souligné le rôle de la femme dans la construction de la démocratie dans leurs pays, condition préalable à tout projet visant à la paix et à la solidarité entre les pays du Nord et du Sud de la Méditerranée. Madame Micheline Galabert a fait part de l'action entreprise par les femmes des pays du Sud de l'Europe afin qu'elles rattrapent leur retard qu'elles ont vis à vis des femmes des pays du Nord de l'Europe. Madame Tuli Içli (Turquie), nouveau membre de la commission permanente du Forum de Femmes, a été présentée au public, auquel elle a adressé une conférence sur la situation de la femme en Turquie. Madame Odette Falah, arabe d'Israël, de la ville de Haïfa, membre du Rape Crisis Center, a parlé des conditions de vie de la femme arabe en Israël et de son absence totale de la vie sociale.

Cette rencontre a été clôturée par un spectacle organisé par des associations des femmes immigrées et de femmes africaines de Marseille.

5. Proclamation officielle du 5ème Concours de Nouvelles et une grande fête organisée par Femmes africaines.

Des nouvelles des femmes de la méditerranée

1. Le Forum des Femmes de la Méditerranée - Réseau UNESCO

Le Forum des Femmes de la Méditerranée est un réseau initié par *el Instituto de la Mujer de Valencia* (Espagne) et l'UNESCO en 1992, en vue de la préparation de la IV^o Conférence Mondiale des Femmes qui s'est tenue à Beijing en Septembre 1995. Il tiendra son IIIème Congrès à Torino (Italie) en 1999 sur le thème «Femmes, Sciences et technologies». Ce congrès se situe après les congrès de Valencia (Espagne, 1993), et Tunis (Tunisie, 1995).

Le FFM, qui regroupe des institutions nationales et des organisations non gouvernementales, organise ses activités à l'interface de ces deux types de partenaires afin de servir de lien entre les décideurs politiques et institutionnels d'une part, et le monde associatif d'autre part.

Le congrès de Torino, à l'instar de ceux de Valencia et de Tunis, réunira un grand nombre de participantes (entre 200 et 300 personnes, toutes issues de la Communauté intellectuelle et associative), ainsi que des femmes occupant des postes de responsabilité dans les domaines intéressant les thèmes du Congrès.

Les travaux se dérouleront sous la forme d'ateliers sur différents sujets en relation avec les thèmes Femmes, Sciences et Technologies dans les pays méditerranéens et d'une cellule de rédaction composée de femmes leader d'opinion (15 environ) représentant les différentes sous régions de la Méditerranée et dont

la tâche sert d'élaborer la Déclaration du III^o F.F.M.

Liste des membres de la Commission Permanente du F.F.M.:

Mesdames : Farah AL-DAGHISTANI, Jordanie; Aziza BENNANI, Maroc; Zakia BOUAZIZ, Tunisie; Ivana BOURGELES, Croatie; Tullia CARRETONI, Italie; Maria CHAKHTOURA, Liban; Maria Paola CHIESA, Italie; Silvia FAJARNES, Espagne; Esther FOUCHIER, France; Antoinette FOUQUE, France; Rabea NACIRI, Maroc; Asunción MIURA, Espagne; Tulin IÇLI, Turquie; Ketty TZITZIKOSTA, Grèce.

2. Le centre UNESCO pour les Femmes et la paix dans les Balkans :

II^o Festival de Thessalonique : «Femmes créatives des deux mers : La Mer Méditerranée et la Mer Noire».

Ce centre a été fondé par l'UNESCO, la Commission Nationale hellénique pour l'UNESCO, l'association grecque pour la coopération interbalkanique des femmes, et bénéficie de l'aide de sponsors du secteur privé de la ville de Thessalonique.

Le centre a réalisé de nombreuses activités en solidarité avec les femmes des pays des Balkans dans le but de soutenir les femmes en situations difficiles consécutives aux conflits ou aux restructurations économiques profondes que connaissent les pays de la région. Il s'agit d'actions humanitaires, mais également d'actions de formation et visant au renforcement des capacités des femmes dans les domaines sociaux et économiques, en vue d'accroître leur rôle dans la région et leur participation

à la vie politique.

Le centre UNESCO a organisé en septembre 1997 dans le cadre de «Thessalonique capitale culturelle européenne» un festival de femmes artistes: «Femmes créatrices des deux mers: La Mer Méditerranée et la Mer Noire». Ce festival a réuni 450 femmes artistes venues de 24 pays différents, il a été un des événements majeurs de Thessalonique, capitale culturelle. Devant ce succès, il a été décidé de pérenniser cette rencontre et d'organiser le II^o Festival en célébration du III^o millénaire.

Un comité méditerranéen de Pilotage composé de personnalités des pays méditerranéens et présidé par la directrice du Centre UNESCO, qui est chargée de préparer le programme du II^o Festival.

3. «El Boletín»

Lancé en mai 1997, ce bulletin trimestriel sur les droits des Femmes est publié sur la base d'informations recueillies par un réseau d'ONG, d'organismes de presse et de personnalités du monde des médias.

Tiré à 3000 exemplaires, en espagnol et français avec un résumé en arabe, il est édité par la Direction générale de la Femme de la communauté de Madrid en coopération avec le Programme Méditerranée-Femmes de l'UNESCO.

«El Boletín» a voulu être dès le premier moment un instrument de mobilisation d'actions de solidarité en cas de violation des droits fondamentaux à l'encontre des femmes et

de visibilité des situations de grande détresse dans lesquelles se trouvent les femmes du fait des violences sociales et physiques ainsi que de leur exclusion et leur pauvreté.

4. «Réseau de vigilance pour la Coopération et la Parité»

Ce réseau de vigilance se situe dans le suivi du Forum Civil Euromed de Barcelona (Espagne, Novembre 1995) et il a pour but de sensibiliser les décideurs et l'opinion publique à la nécessité d'une part, de développer la coopération entre les pays du Nord et du Sud de Méditerranée, et d'autre part de veiller à ce que cette coopération soit bénéfique à l'amélioration des droits de la personne humaine et notamment aux droits des femmes.

Les étapes de mise en place de ce projet sont:

1. La convocation à Paris d'une Conférence Euro-Méditerranéenne sur le thème de la place des femmes dans les accords de coopération trans-méditerranéenne, et notamment entre la Communauté Européenne et les pays du Sud de la Méditerranée.

2. L'établissement d'un réseau d'organismes et de personnes chargées de la défense des droits des femmes, qui aurait pour tâche de veiller à ce que les accords de coopération trans-méditerranéens aient des effets bénéfiques sur la situation des femmes, et le développement d'un dialogue interculturel sur les droits des femmes, entre différents pays méditerranéens.

Une attention toute particulière sera portée aux thèmes du droit à la circulation, à la violence, au travail, à la nationalité etc. des femmes entre les pays méditerranéens voisins.

La conférence Euro-Méditerranéenne permettra d'identifier les futurs membres du réseau et de répartir les tâches et les responsabilités.

5. Le réseau «les *Plazas* méditerranéennes pour les femmes et la paix»

Un réseau de villes méditerranéennes est constitué autour de concours ouverts aux femmes architectes de la Méditerranée pour la réhabilitation, l'aménagement, d'espaces publics, de places, dédiés aux Femmes et à la Paix.

Le premier concours a eu lieu dans le cadre du Festival de Thessalonique, «Femmes créatrices des deux mers: La mer Méditerranée et la mer Noire». La ville de Thessalonique est ainsi la première ville de ce réseau.

Le deuxième concours sera organisé par l'UNESCO et le Gouvernorat du Grand Alger: Un jury international composé de personnalités de haut niveau sera établi par le Gouvernorat de la ville d'Alger et l'UNESCO. Trois lauréates seront retenues et trois prix seront décernés; la gagnante du premier prix se verra confier la réalisation d'un projet, c'est-à-dire l'aménagement d'une place située dans le centre d'Alger, la Place du 1er Mai. Les deuxième et troisième prix seront récompensés par des sommes d'argent.

6. «Les Ateliers d'Histoire sur les Femmes en Méditerranée»

Des ateliers organisés comportant en leur sein des

femmes chercheurs en sciences sociales et principalement en histoire. Les travaux porteront sur l'histoire des femmes des pays de la Méditerranée.

Un premier Atelier «les Transversales: Histoire et histoires des femmes en Méditerranée» sera formé autour de thèmes sur les migrations, voyages et diasporas. Un deuxième Atelier portera sur la dot et l'héritage en Méditerranée;

A la fin du biennium, une évaluation des travaux des différents ateliers sera menée en vue de l'édition de livres ou des cahiers sur l'histoire des femmes en Méditerranée.

Ce projet sera mis en œuvre avec l'Université de Cagliari (Italie), l'Université de Valencia, l'institut *Català se la Dona* (Barcelona), le Gouvernorat de la ville d'Alger, la Faculté d'Histoire de Turin, le Ministère de la culture du Maroc et la commission nationale du Portugal.

7. Projet pilote de coopération transméditerranéenne en faveur des femmes migrantes: «Réussir son insertion ou choisir son retour».

Ce projet est mis en œuvre pour la *Comunidad de Madrid* (Espagne) par la direction générale de Coordination et du Volontariat social et la Direction générale de la femme de Madrid, et pour l'UNESCO, la direction du Programme pour la Promotion de la condition des Femmes en Méditerranée. Il sera exécuté en étroite coopération avec les autorités, les organismes gouvernementaux et non gouvernementaux concernés, les pays d'origine des migrantes.

L'objectif de ce projet est d'offrir aux femmes migrantes le choix entre une meilleure intégration dans la *Comunidad de Madrid* des femmes émigrées du Maghreb, ou le retour au pays d'origine en leur donnant une formation ainsi qu'une aide financière (micro-crédits) pour la création de petites entreprises.

Des actions seront également entreprises dans le pays d'origine afin de sensibiliser et d'informer les candidates à l'émigration de leurs droits et des dangers d'une migration non maîtrisée.

Dans une première étape, ce projet s'adressera aux femmes d'origine marocaine principalement, mais certaines activités de formation et de réinsertion pourront également s'adresser à des femmes originaires des pays du sud de la Méditerranée.

Ce projet s'intègre dans la démarche adoptée par la direction générale de la Mujer de la *Comunidad de Madrid*, qui dans le cadre du projet URBAN (Communauté Européenne) a ouvert une «maison des femmes du Maghreb» située en plein cœur du quartier d'émigrés à Madrid.

8. «Le Groupe d'amitié»

Lors de la rencontre à Paris en Avril 1997 organisée pour la présentation du Programme Femmes-Méditerranée aux représentants des Etats Membres de l'UNESCO, et à laquelle étaient invités des députés du Parlement Européen, il a été constitué à l'initiative des députés, en Groupe d'amitié afin de renforcer

les liens de coopération entre la Communauté Européenne et l'UNESCO et de développer des activités concernant les femmes dans les pays de la Méditerranée.

Des échanges d'informations sont entretenus et des rencontres sont organisées entre les responsables des programmes de la Communauté Européenne et l'UNESCO.

9. Le «Portfolio : Projets de coopération pour la parité»

Une cellule de contact est instituée au sein du Programme pour la promotion de la condition des femmes de la Méditerranée qui sert de relais entre les associations, les organismes et institutions des différents pays afin de développer des programmes de coopération transméditerranéens. Cette cellule contribue également à l'élaboration ou à la définition de projets et met à la disposition des demandeurs des partenaires potentiels.

Enfin, la cellule de contact aide à la recherche de financements auprès des institutions nationales de coopération ou régionales, ainsi qu'auprès de sponsors privés.

FORUM FEMMES MÉDITERRANÉE (Marseille - France)

CREDIF (Tunisie)

BAT SHALOM (Israël)

AL-TUFULA (Femmes Palestiniennes - Nazareth - Israël)

ASSOCIATION DES FEMMES POUR LA PAIX (Italie)

Organisent un concours de nouvelles sur le thème

Images de Femme

Règlement

— Est ouvert un concours de nouvelles organisé par le réseau des femmes de la Méditerranée.

— Il s'adresse à des femmes vivant dans les pays du Pourtour Méditerranéen et n'ayant jamais été publiées.

— Les textes doivent faire référence au thème. Ils seront écrits dans la langue choisie par les personnes ou les groupes et chaque texte devra comporter de 5 à 10 pages.

— Les textes devront parvenir impérativement, en trois exemplaires, avant :

le 30 Novembre 1999

à

Forum Femmes Méditerranée

24, rue Montgrand - 13006 MARSEILLE

Tel.: —Fax : 04-91-33-29-02

— Les personnes ou groupes sélectionnés seront invités à Marseille en Mars 2000. Les textes primés au concours feront l'objet d'une publication.

CALENDRIER

- **30 Novembre 1998** : dernier jour de réception des nouvelles
- **15 Février 1999** : sélection finale (1 texte par pays); réunion du jury central à Marseille
- **Mars 1999** : manifestations culturelles organisées par le Forum Femmes Méditerranée en présence des lauréates

LE FORUM DES FEMMES DE LA MEDITERRANÉE : Un Réseau international (créé en 1993) pour

- Favoriser l'expression des femmes par l'organisation d'un concours de nouvelles et d'une Biennale des Créatrices de la Méditerranée.
- Poursuivre des projets de coopération entre femmes des deux rives de la Méditerranée.
- Réfléchir sur le rôle des femmes dans les sociétés européennes et méditerranéennes.
- Conjuguer l'avenir au Temps des Femmes, c'est à dire agir pour qu'elle obtiennent l'égalité des droits et des chances.

LE FORUM FEMMES MÉDITERRANÉE DE MARSEILLE

est une association créée à l'initiative d'Esther FOUCHIER qui représentait la France à la Première Rencontre Internationale des Femmes de la Méditerranée qui a eu lieu du 24 au 28 Novembre 1992 à Valencia (Espagne) à l'initiative de l'Institut Valencia de la Dona, de la Généralitat Valenciana et de l'UNESCO.

**FORUM DES FEMMES
DE LA MÉDITERRANÉE**

recueil de nouvelles

édition 1998

Recueil de nouvelles :

Prix : 50 francs français - 10 dollars ou 10 euros (frais de port inclus)